

N° 53 -- 24 OCTOBRE 1929

CINÉMONDE



*A la bonne heure
de "Cinémonde"
Dolly Davis*

**1 fr
25**

**CINÉMONDE
PARAIT LE
JEUDI**

Directeurs :
GASTON THIERRY & NATH IMBERT



**CINÉMONDE
ACTUALITES**

Au centre, en haut : Quand nous étions deux?... ou quand nous étions toute une bande entre deux prises de vues? De gauche à droite : M^{lle} Alice Roberte et son fétiche, peluche vivante; André Barde, le sympathique librettiste; André Roanne; Maurice de Canonge; Miraille Perrey; le metteur en scène Léonce Perrot; M^{lle} Barde et Henry Christiné dont on n'a pas oublié le retentissant Phi-Phi...
● A gauche, de haut en bas : Jean de Limur, que l'on voit ici maniant un superbe panoramique,

donnera dans quelques jours le premier tour de manivelle de *Mon Gosse de père*, le premier film français d'Adolphe Menjou. — ● Madeleine Carroll et John Stuart, dans *Atlantia*, le grand « talkie » que E.-A. Dupont active à Elstree. — ● Ci-dessous : Après l'accident : Jean Murat et Marie Bell dans *La Nuit est à nous*. — ● A droite, de haut en bas : Lord Byron à Broadway. Voilà un chapitre de la vie du grand poète inconnu à André Maurois lui-même; tel est cependant le titre du film dont la gentille Ethelind Terry est la vedette. — ● Diane, surprise au bain, se fâchait... Louise Brooks, à demi habillée, prend le parti de sourire, sûre que cette attitude lui vaudra un *Prix de Beauté*.



**"CINÉMONDE" ENTRE DANS SA
DEUXIÈME ANNÉE D'EXISTENCE**

Un an! Lorsque c'est sur un petit des hommes que se penche la sollicitude maternelle, l'admiration, même quand le bébé est vigoureux, laisse place cependant à l'inquiétude : que sera l'avenir pour cette frêle pouppée vagissante?

Un an d'existence, pour un journal, c'est chose autrement importante! En un an, il a atteint l'âge de raison; en douze mois, il a affirmé sa vitalité ou sa faiblesse, conquis le droit à la vie, forcé la popularité...

Que grâces soient rendues aujourd'hui à nos lecteurs, qui, dès les premiers jours, ont apprécié nos efforts et n'ont cessé, au cours de la période pénible des débuts, de nous prodiguer leurs encouragements. Le lien qui nous unit aux si nombreux amis que nous visitons chaque semaine, est maintenant solidement tissé et nous ne cesserons de tout mettre en œuvre pour rendre chaque jour plus étroite la collaboration entre eux et nous.

Nos projets d'avenir? Ils tiennent en deux phrases : améliorer sans cesse la présentation de "Cinémonde", la qualité de ses articles, la valeur de ses informations et développer son importance et sa diffusion.

Est-il besoin de dire que nos lecteurs seuls peuvent nous permettre de réaliser cette seconde partie de notre programme? C'est leur fidélité, leur ardeur à propager autour d'eux leur journal favori, qui donnera à "Cinémonde" une force plus grande encore et nous facilitera la tâche : nous sommes sûrs que nous ne ferons pas en vain appel à la bonne volonté de tous.

Amis lecteurs, nous nous jugez à l'œuvre au cours de l'année qui s'ouvre. Pour tout ce que vous ferez pour nous et pour nous-mêmes — car "Cinémonde" est nôtre — nous vous disons d'avance : merci!

A gauche, de haut en bas : Claudie Lombard, Renée Clama, Mona Goya. En haut, au milieu : Dimitri Tlomiakine. — A droite, de haut en bas : Julia Faye, John Batten, Chlil Bouchier.

TOUS LES PEUPLES CORRESPONDENT AVEC CINÉMONDE.

Un an de *Cinémonde*. Déjà. Fondée pour faire aimer le cinéma de France aux foules de partout, à tous ceux qui regardent la culture française comme une des incarnations les plus vivantes et les plus solides de l'esprit, notre revue n'a pu remplir entièrement cette mission en raison d'une crise qu'elle déplore, dont elle signale chaque semaine les dérisoires origines, qu'elle combat dans la mesure de ses moyens et à l'aplatissement de laquelle elle entend plus que jamais travailler.

N'importe! Il ne sied plus aujourd'hui de s'enfermer dans un nationalisme étroit. Langage universel, le cinéma émet avec la même force, avec la même violence féconde, exaltante, des peuples qui restent encore parfois divisés dans d'autres domaines. Il est la vraie avant-garde de la démocratie internationale de demain. Une Société des Nations du rire et des larmes. Devant un « clos-up » de Lilian Gish, traversé de blanche lumière, tombent, s'affaissent, s'émiettent les frontières. Charlie Chaplin joue d'adroite, d'imitable façon avec les pauvres cœurs des petites gens de partout. Séverin-Mars, le plus grand acteur du cinéma français, souffrait non seulement sur l'écran, il souffrait encore et surtout dans la chair même de plusieurs millions de cinéphiles de tous les pays. Ce qui divise les peuples vient presque toujours de la raison. Ce qui les unit, l'amour, la souffrance, vient presque toujours de la chair. Et le cinéma n'est-il point le plus « physique » des arts, entendez celui parmi les arts qui émet le plus directement, le plus brutalement, avec la force la plus infatigable? Il n'admet, le cinéma, aucune abstraction. Nul chiqué. Nulle pensée figée, refroidie. Mais dans un lyrisme grossissement, sous une déchirante et tendre lumière, il offre aux hommes l'image même, magique, de la vie. Il est le concret. Un irréductible concret. Il travaille mieux, plus sûrement que toutes les organisations politiques au vrai internationalisme. Voilà pourquoi, ne bornant point notre effort à la défense du cinéma français contre les flibustiers de tout cuir, nous nous sommes intéressés toujours, fortement, au mouvement cinématographique des autres pays : Amérique, Russie, Allemagne; l'œil de *Cinémonde* s'est promené partout, avec la même confiance, la même sympathie. Il s'est même glissé, cet œil, dans des contrées, des régions dont jusqu'ici on ignorait totalement l'apport à l'art des images. Nous avons été les premiers, par exemple, à parler en France du cinéma tchécoslovaque. Et aujourd'hui, la Tchécoslovaquie nous donne cet admirable *Evolikon*, en attendant *Saint-Wenceslas* et quelques autres grands films. Les premiers à signaler l'effort japonais. Et aujourd'hui, après *Routes en croix*, tout le monde attend avec impatience les messages cinématographiques du Japon. Grâce à tout ce travail, nous avons maintenant des lecteurs dans le monde entier. On nous comprend. On nous soutient. On nous aime. On nous envoie des notes, des informations, des photos, des dessins, des articles de toutes les villes du monde. Nous contribuons ainsi, sans nul doute, au rayonnement de la langue, de la pensée, de la civilisation françaises. Tout cela, nous l'avons dit, dans un sens résolument, hardiment, pacifiste. Si le cinéma français, faible, malade, en proie souvent à de bien mauvais bergers, ne peut encore collaborer efficacement à cette œuvre de paix, de rapprochement des peuples, que nous voyons aujourd'hui s'organiser, qu'au moins la presse cinématographique, elle, y travaille par tous les moyens. Et le cinéma français reprendra aussi un jour sa vraie place, celle qu'il occupait du temps de Méliès et de Max Linder, celle qu'il défendit âprement en la personne de Louis Delluc, d'Abel Gance, de René Clair.

A Melbourne, en Australie, à 13.000 kilomètres des Champs-Élysées, un homme lit toutes les semaines *Cinémonde*.

Nous avons des abonnés en : Afrique Equatoriale Française, Algérie, Cameroun, Cochinchine, Congo, Gabon, Guadeloupe, Maroc, Martinique, Sénégal, Tunisie, Afr. Oc. Portugaise, Albanie, Allemagne, Angleterre, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Colombie, Egypte, Espagne, Grèce, Hollande, Italie, Japon, Lituanie, Palestine, Pérou, Pologne, Portugal, Roumanie, Russie, Serbie, Siam, Suisse, Syrie, Tchécoslovaquie, Tripolitaine, Turquie, Uruguay.

CE QUE PENSENT DU FILM SONORE

et de *Cinémonde* quelques écrivains et artistes



Titayna. PHOTO ABEL.

TITAYNA

« La grande « Aventurière », Titayna, que nous surprenons entre deux voyages, nous dit :

« *Cinémonde* est venu à son heure et le succès prodigieux qu'il a rencontré en est l'indication. Mais, je le vois plus grand encore. Il devrait se vendre à l'étranger, traduit dans la langue du pays. Il y aurait ainsi : une édition anglaise, une édition allemande, une édition russe, une édition italienne, une édition espagnole. Par le fait même, les collaborateurs seraient Américains, Allemands, Italiens, Russes ou Espagnols. *Cinémonde* ne serait plus *Cinémonde* pour les Français, mais *Cinémonde* pour tous les gens du monde, en attendant le jour où il donnerait en prime, à chaque abonné, un petit écran sur lequel un simple décliné projeterait en relief, en couleur et sonores, les actualités du monde entier.

« Ce jour-là, le planteur des Nouvelles-Hébrides assistera, pendant son dîner, à une séance à la Société des Nations, et la minuit, errant sur le boulevard, frémira d'horreur au spectacle des atrocités en Chine. Car, il y aura toujours des atrocités en Chine et des discours à Genève. Heureux *Cinémonde* qui n'a qu'à les enregistrer! »

Cinémondial c'est un beau rêve à réaliser... plus facilement du reste que l'écran fantastique imaginé par notre belle aventurière!...

Après avoir réfléchi en instant, Titayna répond ainsi à notre question sur le film sonore :

« Naturellement, je suis pour le film sonore : je n'ai pas dit le film parlant. Un documentaire, un bruit de foule, un orchestre sont faits pour le cinéma sonore. La Croisière Jaune, de Haardt et Audouin-Dubreuil, tournée en film sonore, nous apportera un de ces formidables documents sur une terre malgré tout ignorée encore. Mais le film parlant, c'est-à-dire celui qui produira à l'écran des dialogues, et essaiera simplement de photographier une scène théâtrale, quelle abomination!

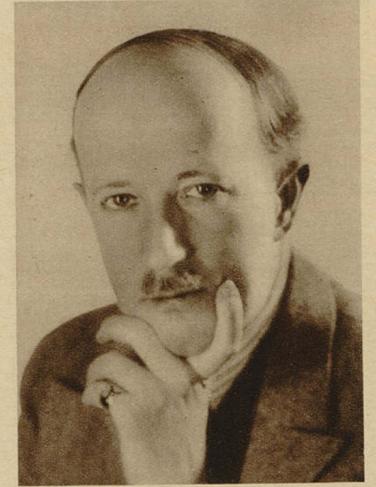
« Le théâtre est un art inférieur, fini, en décrépitude. Le cinéma a pour lui tout l'avenir : qu'il ne retarde pas son essor en traînant péniblement.

« Il ne faut pas oublier que Charlie Chaplin a fait plus pour la paix du monde que le président Wilson et que ce pauvre Sacha Guitry est quelque chose dans le genre du bulletin vert. »

GROMAIRE

Le peintre nous dit de ne pas faire de différence entre le film parlant et le film sonore :

« Il n'y a pas de frontière entre le film parlant et le film sonore. La grande erreur, voyez-vous, a été de faire



Maurice Bedel. PHOTO LUIGIQUIST.

Maurice BEDEL

Maurice Bedel revient d'Italie et prépare un livre sur Rome... Délaissant, pour nous, quelques instants son œuvre, l'auteur de « Jérôme » nous dit :

« Le film sonore est encore à ses débuts et l'on s'empresse déjà de le critiquer! Il faut de la patience, que diable! On n'est pas arrivé à la six-cylindres sans de longs efforts! Pour ma part, je crois que l'on obtiendra une amplification de la voix, dont les effets seront surprenants.

« Après nous avoir permis de découvrir la lumière, le cinéma nous fera découvrir le son.

« Inévitablement, au début, on va tomber dans le vaudeville ou le mélodrame d'un goût douteux. Le Français « beau parleur » doit se faire ou plutôt reprendre la première place qu'il occupait autrefois par le goût et l'esprit. Et je souhaite vivement, que nous soyons débarrassés au plutôt des « talkies » bêtes!...

— Espérons-le.

— Le moyen le plus radical serait de suivre l'exemple de Mussolini, qui interdit toute production cinématographique d'un sentimentalisme exagéré!...

— Oui, mais allez donc agir de même en France!

— On provoquerait une révolution!

— Puisque nous sommes sur un terrain révolutionnaire, ayons quelques sombres critiques à formuler contre *Cinémonde*?

— Ma foi, non, répond avec un sourire Maurice Bedel.

« Je le trouve un des plus beaux et un des mieux faits de tous les magazines de cinéma.

« Les photos sont bien agréables à voir, ajoute l'auteur en feuilletant notre journal. Je crois vraiment que, grâce à *Cinémonde*, l'image a été créée. »

Devant tant d'éloges, notre modestie s'efface. Mais nous n'en sommes pas moins infiniment flattés.

Le Cinéma est en train de subir une complète révolution. A l'occasion de son anniversaire, *CINÉMONDE* a interrogé quelques personnalités parisiennes, afin de connaître leur opinion sur le film sonore. Et, comme nous sommes en pleine révolution cinématographique, et que *CINÉMONDE* se doit d'être le mieux informé de tous les magazines, il n'a pas hésité à prier ces artistes et ces littérateurs de lui dire, mais là bien franchement, ce qu'ils pensaient de lui.

parler le personnage, comme, par exemple, dans Le Chanteur de Jazz, où l'on voit la bouche de l'auteur s'ouvrir et se fermer sans avoir l'impression qu'il parle réellement, tout en entendant sa voix considérablement grossie et déformée! Ce qui le fait ressembler à une sorte de cadavre animé! La voix devrait être utilisée au cinéma, comme un personnage supplémentaire, tel les anciens employaient autrefois le « chocur ».

« Quant à vos photos, elles sont admirables, on ne peut guère faire mieux. »

VAN DONGEN

Le peintre Van Dongen pense que le cinéma parlant est appelé, un jour, à remplacer complètement le théâtre.

« Je ne crois pas que le film parlant soit au point, nous dit-il. La grande raison pour laquelle il nous choque, c'est que nous ne sommes pas habitués à voir et à entendre » en même temps, et que nous n'avons pas encore d'acteurs dont la voix soit « phonogénique ». Mais, dans quelques années, certainement, on n'ira plus au théâtre contempler des arbres de carton peint, quand, au cinéma, on peut admirer de vrais arbres et la nature dans toute sa beauté...

« Mon avis sur *Cinémonde*? Je trouve qu'il y a trop de revues de cinéma, il en faudrait une seule, très belle. *Cinémonde* pourrait être cette revue, mais j'aimerais qu'il changeât son format; deux fois moins grand et deux fois plus gros, votre journal serait parfait. Quant aux photographies, elles sont très belles. Mais je n'aime pas beaucoup les caractères de Bifur, pour les titres d'articles. Le Bifur ne répond à rien, s'écrit le peintre agacé, les caractères d'imprimerie ont jusqu'ici satisfait tout le monde, je ne crois pas que le besoin se fasse sentir d'en inventer d'autres! A part ces toutes petites choses, je trouve votre revue très belle et très bien faite.

« Une voix phonogénique, condition de plus à exiger des candidats étoiles de cinéma.

« Et maintenant, il ne reste plus à *Cinémonde* qu'une chose à faire, suivre l'exemple des jolies femmes pour être à la mode cet hiver, c'est-à-dire engraisser de moitié. »

LUCIE DELARUE-MARDRUS

M^{lle} Lucie Delarue-Mardrus commence par nous avouer qu'elle ne va jamais au cinéma, non pas qu'elle s'en désintéresse, bien au contraire, mais elle n'a pas le temps.

« Pourtant, nous dit-elle, j'ai assisté à un film sonore que j'ai trouvé merveilleux, c'était, je crois : Ombres blanches. Il s'en dégageait une extrême poésie. Mais, par contre, le film parlant qui précédait était absolument odieux. Des personnages dont la voix forte vous faisait mal à entendre... Peut-être parce que nous n'y sommes pas habitués!

« Non, je ne crois pas, les personnages qui n'ont pas de relief, pas de dimensions réelles ne devraient pas parler comme nous. Cela choque.

« Vous désirez connaître mon opinion sur *Cinémonde*? Il est très bien fait et fort agréable à regarder. Du reste, j'ai déjà dit ce que je pensais de ce beau magazine, il y a un an. Depuis, je n'ai pas changé d'opinion. »

Jérôme et Jean THARAUD

Ces deux littérateurs nous écrivent de Bretagne où ils achèvent actuellement leur villégiature :

« Nous trouvons en général les personnages de cinéma un peu niais, mais jusqu'ici ils ne parlaient pas. N'est-ce pas terrible de penser que maintenant avec le cinéma parlant on va entendre ces idiots!... »

Épouvantée par la sévérité d'une telle réponse, nous n'osons pas insister...

Devant des opinions si diverses, que conclure? Sans doute qu'on ne peut encore rien dire de définitif sur le film sonore et parlant, qu'il faut encore attendre... Pour ce qui est de notre revue, montrons-nous contents, aussi bien des critiques sincères que des compliments. Sachons, comme il se doit, utiliser les unes et ne point trop nous enorgueillir des autres.

YVONNE PICABIA.

CINÉMONDE

a parlé...

Cinémonde aime et signale à ses lecteurs les bons films, avec, d'ailleurs, le même acharnement qu'il met à combattre les mauvais films, les détestables et si nuisibles navets. Pour faire un bon film, il faut, nolotevement, un bon scénario; un bon cinéaste; de bons acteurs. Cinémonde le sait. Aussi bien avons-nous, au cours de notre première année d'existence, parlé successivement:

...des plus beaux films mondiaux:

Asphalte, de Joé May; Argent (L'), de Marcel L'Herbier; Ailes (Les), de Wellmann; Boite de Pandore (La), de Pabst; Chant Hindou, d'Imansu Rai; Chanson de Paris (La); Damnés de l'Océan (Les), de Sternberg; Espions (Les), de Fritz Lang; Epave vivante (L'), de Frank Capra; Fugitifs (Les), de Joé May; Foule (La), de King Vidor; Flammas; Fracasse (Le Capitaine), de Cavalcanti; Hommes de la Fort (Les); Inconnue (L'), d'Alfred Abel; Looping the loop, d'Arthur Robison; Minuit, place Pigalle, de René Hervil; Mont-Cervin (Le drame du); Monte-Cristo, d'Henri Fescourt; Patriote (Le), d'Ernst Lubitsch; Paris-Girls, d'Henry Roussell; Rose des Pays d'Or (La), de G. Fitzmaurice; Rouge et le Noir (Le), de Genarro Righelli; Rhapsodie Hongroise, d'Hans Schwart; Séduction, de Gustav Machaty; Symphonie Nuptiale, d'Eric von Stroheim; Tournai (Le), de Jean Renoir; Temple sur l'Asie, de Pudovkine; Verdun Visions d'Histoire, de Léon Poirier; Village du Péché (Le), d'Olga Preobajenskaia; Vallée des Géants (La); Vénus, de Mercanton; Zone (La), de Iacombe.

...des premiers films parlants américains:

Thunderbolt, de Sternberg; On with the Show; Dites-le en chantant, avec Al. Jolson; Why Bring that up.

...des bons artistes:

Mmes: Lily Damita, Claude France, Madge Bellamy, Colleen Moore, Marie Glory, Jeanne Helbling, Mary Pickford, Billie Dove, Norma Talmadge, Lilian Constantini, Ossi Oswalda, Huguette ex-Duflos, Gloria Swanson, Louise Lagrange, Camilla Horn, Esther Ralston, Dolly Davis, Gina Manes, Pola Negri, Francesca Bertini, Arlette Marchal, Phyllis Haver, Louise Brooks, Elsie Janis, Jackie Monnier, Bebe Daniels, Renée Héribel, Dina Gralla, Carmen Boni, Suzy Vernon, Baclanova, Greta Garbo, Lupe Velez, Diana Karenne, Any Ondra, Suzanne Bianchetti, Claudia Vietrix, M^{me} M. Jefferson-Cohn.

MM: Rudolph Klein-Rogge, Jaque Catelain, Doubletette et Patatchon, Menjou, Jameson Thomas, Lon Chaney, Levesque, José Davert, Albert Préjean, Chevalier, Monty Banks, Conrad Veidt, G. Bancroft, Eric von Stroheim, Alexandre d'Arcy, Percy Marmont, Charles Vanel, Pierre Blanchar, Emil Jamings, Reginald Denny, André Roanne, Jack Trevor, Mendhille, Pierre de Guingand, Buster Keaton, Antonin Artaud, Diéudonné, Carl Brisson, Mosjoukine, Douglas Fairbanks, Charles Boyer.

...des bons metteurs en scène:

Charlie CHAPLIN; Carl Th. DREYER; Augusto GENINA; Gaston RAVIL; Maurice GLIZE; Marcel L'HERBIER; Eric von STROHEIM; Jean EPSTEIN; Ernst LUBITSCH; LUPU-PICK; Jacques de BARONCELLI; René CLAIR; Germaine DULAC; Joseph von STERNBERG; Fritz LANG; Léon POIRIER; Abel GANCE; D. W. GRIFFITH.



Et voici comment on parle de CINÉMONDE...

Feu Paul Souday et quelques autres littérateurs se sont obstinés à bafouer le cinéma et à lui nier toute valeur esthétique. Il est certain qu'un art destiné à cinq cents millions de spectateurs ne répond pas à la conception de l'art avec un grand A satisfaisant les hautes aspirations d'une élite.

Quoi qu'il en soit, le cinéma triomphe dans le monde, et à moins de s'enfermer dans une tour de corail, sur un îlot du Pacifique, nul ne peut plus se désintéresser de sa destinée.

Les revues cinématographiques devaient être le corollaire de cette évolution inattendue. La conception de Cinémonde est intéressante, mais, de même que la mise en scène du film a une importance capitale, je crois que l'art de la mise en page, dans une revue cinématographique, doit être poussé à l'extrême limite de l'originalité.

L'article sur deux colonnes avec une photographie dans le milieu de la page remonte maintenant à Mathusalem. C'est pourquoi une revue nouvelle comme Cinémonde, qui d'ailleurs a déjà montré très habilement la voie dans ce sens, se doit de persévérer.

Une revue cinématographique doit être à présent un film imprimé sur un écran de papier. Croyez, mon cher confrère, à mes sentiments les plus cordiaux.

Maurice Dekobea

Cinémonde est une magnifique publication. J'en admire les belles gravures. Je lis le texte avec beaucoup d'intérêt et je ne vois ni critiques à lui adresser, ni conseils à lui donner.

Il m'est permis d'émettre un vœu? Que les éditeurs de films français s'inspirent de cet effort. Ils se contentent trop souvent d'un à peu près qui ne saurait suffire. Je sais bien qu'il y a cette objection terrible: L'Argent. Mais il peut être remplacé par le travail et par la foi. Cordialement.

Henri Juvornou

Le film parlant a fait le malheur des uns et le bonheur des autres...

Bessie Love est parmi ces derniers. Depuis "Broadway-Melody" où elle a remporté un succès retentissant, elle est la vraie Princesse du Film Parlant... Chantant, puis que Bessie chante comme on chante dans la vie, ce qui n'arrive pas encore souvent dans les films parlants. Vous pourriez d'ailleurs en juger vous-mêmes très prochainement.



Vérités bonnes à dire...

COUCHEZ-VOUS! RELEVEZ-VOUS!

AUTREFOIS, c'est-à-dire au temps de mon adolescence, la caserne n'était pas un lieu de culture physique, de jeux et de liberté réglementée. On y était quotidiennement menacé du tourniquet (con-

seil de guerre) et l'peloton des punis de prison y était assuré d'effectifs imposants. Dans la grande cour nue des évolutions militaires, retentissait la voix de l'adjudant impitoyable: « Couchez-vous! Relevez-vous! Couchez-vous! Relevez-vous! » Au bout de deux heures de ce jeu charmant, les fortes têtes demandaient à capituler.

Cette formule de l'impératif catégorique pour exercices obligatoires jaillissait en ma mémoire spontanément au récit que quelques futurs stars contaient, de leur première entrevue avec les metteurs en scène possibles ou impossibles.

L'une d'elles avait été convoquée à huit heures du matin. Le maître était couché. Mais, en galant homme, il avait offert la moitié de sa couche.

L'autre avait été rapidement entraînée chez son futur employeur qui lui « réservait les intérieurs ». Une débutante, pour être déclarée photographique, avait dû « faire un bout d'essai » dans une garçonnière. Certaines criaient leur révolte, d'autres, désabusées, semblaient habituées, prêtes d'ormais à tout.

Il y en avait quelques-unes de jolies, mais il y en avait aussi, hélas! qui ignoraient tout de la perfection. Ces dernières, bien résolues, ajoutaient d'ailleurs avec sérénité: « Bah! dans quelques années, j'aurai de l'argent et alors, je tournerai. » Evidemment, elles tourneront. Elles tourneront mal après avoir mal tourné. Elles déshonoreront l'écran de leur laidet et l'Etranger gobeur ou ignorant pourra, devant leurs visages dénués de toute grâce, proclamer que décidément la beauté de la Française est très surfaite.

Car, c'est à cette déplorable conclusion qu'aboutit l'amateur de cinéma: il trouve les Françaises inférieures comme joliesse ou comme beauté aux Américaines, aux Anglaises et aux Allemandes.

J'étais tellement convaincu de cette vérité cinéastique qu'en Amérique, je m'attendais à découvrir une race de femmes vraiment incomparable. Grand fut mon étonnement, quand je reconnus qu'elles étaient fort loin de valoir l'ensemble des Françaises. Des jambes admirables, des tailles élancées, mais aussi des bustes ravagés, des gorges absentes et des visages quelconques.

C'est donc l'écran qui nous trompe. La beauté naïve, fraîche et sportive n'est pas l'apanage des États-Unis, comme le pourraient faire croire les étoiles d'Hollywood, et la beauté sensuelle, perverse, aimantée, n'est pas le privilège monopolisé de l'Allemagne. Nous en avons aussi à Paris. Mais elles ne tournent pas.

Elles ne tournent pas, parce que la fortune n'est point leur domaine; et que les fantaisies sexuelles d'un certain nombre d'« ayants droit » ne les tentent point. L'avancement à la chaise longue leur paraît aussi féodal que le droit de cuissage; et le lit des échanges passionnés demeure pour elles un obstacle.

Bravement, les autres cultivent l'amant riche et vaniteux, susceptible de commander

une bande. Enfin, les dernières utilisent leur mari.

Ainsi se constitue une armée de vieilles et jeunes gardes dont on ne saurait dire qu'elles bénéficient d'une beauté intrinsèque.

Pour une Claude France, que de mégères improvisées!

Les plus belles, lassées de tourner la ronde des sollicitations sans être appelées ou dues, s'en vont à l'Evangère pour se faire lancer, sacrer et consacrer.

Une Lily Damita est auréolée par l'Allemagne. Que de beautés perdues! Que de hideurs érigées!

Il semble que la France, lasse d'être riche en jolies femmes, gaspille volontairement son capital beauté, en ne lui permettant point de prospérer à son profit. Contre les jolies femmes, le charnier puissant des envieux s'élève, comme il s'élève contre les hommes de valeur. Dans Big Jargal, de Victor Hugo, le vain horrible, par pure jalousie, veut entraîner le héros dans un précipice. Il lui siffle, plein de rage, cette phrase sublime qui résume toute la vie d'un grand nombre d'humains de notre ère: « J'aime mieux ta mort que ma vie! »

C'est donc une sélection particulièrement irrationnelle qui préside au choix des stars françaises. Richesse et facilité de mœurs semblent les deux conditions primordiales de l'engagement. « La poule qui commandite » n'étonne plus personne et le grand jeu d'un certain nombre de cinéastes, que je veux croire moins nombreux qu'on le dit, consiste à cultiver « la vomièbre à fric ».

Ah! que cette sélection à rebours nous coûte donc cher. Cette désaffection pour l'artiste française qu'on sent dans tous les pays n'est qu'une des résultantes du mauvais choix.

Pendant que les Américains rajouissent leurs cadres, et sortent d'une race mêlée des légions de girls adorables, nous nous contentons d'un choix empirique aux résultats navrants.

Eh bien! pour le bon renom de la Française, nous voulons que semblable méthode (qui n'est qu'absence de méthode) change. Le bout d'essai doit être travail de studio et non d'alcôve, et la plaque sensible ne peut être qu'un film vierge.

Fini les bandes historiques, pour faire connaître aux foules les traits non moins historiques de femmes bien rentées. Morts, les visages commandités.

Si vous n'êtes point certains de résister aux effluves de l'intrigue, insinuez et généralisez les concours.

L'exemple de Simone Genevoix ainsi choisie est fort encourageant et ce beau profil n'eût jamais bénéficié de la fulgurance des sunlights, si un examen public ne l'avait permis.

Dernièrement, Cinémonde prêtait la lumière de son jugement le plus autorisé à une semblable manifestation et nous souhaitons la multiplication de ces choix qui sont des dilectons.

Nous sommes à l'ère des Reines de Beauté. Profitez au moins des avantages de cette manie du snobisme blasé de nos jours fatigués, pour enrichir l'écran de la légion des stars françaises, d'une série de diamants particulièrement brillants. Une vraie rivière de dilectons!

Oui, mais une rivière sans poissons. José GERMAIN.

CE QUI SE FAIT

chez nous...

- Le film sonore et parlant 100 % d'Alexandre Ryder pour Jacques Haik, ne s'intitule plus La Ronde des heures, mais Sous le maillage. Rappelons qu'il est interprété par André Baugé, le célèbre chanteur de l'Opéra-Comique, Simone Montelet, Paule Andral, André Dubosq et Gilbert Savary.
- Sonor-Film va faire réaliser par Gilbert Lane le film sur La Naissance de l'Hymne national. M. Harry Krimer interprétera Rouget de Lisle.
- Pendant qu'il tournait Catin à Madagascar, Léon Poirier a réalisé un court et savoureux documentaire: Croquis Malgaches.
- Sait-on que Suzy Vernon a tourné pendant ses vacances à Arcachon un film de sport et d'amour de 1.200 mètres, dont le titre provisoire est Cupidon fou? On y verra des régates sensationnelles gagnées par la charmante jeune première et des scènes de natation et d'équitation tout à fait réussies. Ses partenaires sont Jean Gérard et le dessinateur Alain Cmy.
- André-Paul Antoine a rapporté des Nouvelles-Hébrides un documentaire impressionnant sur les cannibales: Les Mangeurs d'hommes.
- Parité, de Roland Dorgeles, va-t-elle enfin tournée? On dit qu'une nouvelle firme aurait repris les droits et enverrait tout prochainement une troupe, dont l'opérateur Berliet, en Indochine.
- Marcel L'Herbier, avant de tourner L'Enfant de l'amour, songe à réaliser un film en Allemagne d'après un sujet écrit par le scénariste habituel de Poudovkine, et dont la vedette féminine serait Anna Stein, qui joua Le Passeport jaune, film soviétique.
- Sa Tite sera transformé en film parlant. C'est Bernard Zimmer, l'auteur dramatique bien connu, qui écrit les dialogues destinés à être synchronisés sur le nouveau film de Jean Epstein.
- C'est au Sahara et en Afrique du Nord que sera tourné La Soif, dont M. William Delafontaine a écrit le scénario, d'après l'ouvrage de Maxime de la Fargue. Interprètes: Jackie Monnier, Gaston Modot, Georges Melchior.
- Henry Lepage a terminé C'est par amour pour vous, Madame, film sonore et parlant, réalisé aux Studios Natan.

... et chez les autres

- Alors qu'à Paris Journey's End triomphe dans un de nos théâtres, cette pièce anglaise va être adaptée à l'écran par le propre metteur en scène qui la monta au théâtre de New-York. Evidemment, ce sera encore un film de guerre.
- Evelyn Brent et Neil Hamilton seront de nouveau partenaires dans un film parlant de la Paramount, qu'ils tourneront sitôt leur retour à Hollywood.
- La Tragédie de St-Wenceslas, relatant la mort dramatique du Prince Wenceslas, sera une œuvre essentiellement tchécoslovaque tournée par Electa-Journal. Metteur en scène: J. S. Kolar. Interprètes: M^{me} Baranovskaja, qui joua La Mère, de Poudovkine; Stepanek, acteur de Prague.
- A Sofia. On a présenté dans la capitale bulgare un film récemment terminé: Les Destinées de la Rue, dont Vasil Guendoff est le réalisateur. Il y est question de l'assassinat d'un directeur de fabrique et d'un procès qui découle de ce meurtre, procès fertile en incidents impressionnants: faux témoignages, condamnations injustes, évasion et enfin châtiment du véritable assassin. Les acteurs jouent un peu théâtre, mais Micho Leviev, au masque intelligent, se fait beaucoup remarquer par sa sobriété à côté de la gestualité de ses camarades. De plus, Les Destinées de la Rue, qui est tourné en formule ciné-roman, est d'une tendance fâcheusement moralisatrice, tandis que sont indignes ses sous-titres littéraires, émaillés de citations de Victor Hugo. La décoration s'inspire beaucoup plus des lois scéniques que des exigences cinématographiques. On a ainsi une impression d'artifice et le film manque terriblement d'air et d'espace. La cause en est au manque de moyens techniques dont M. Guendoff a eu à souffrir. Dénué de tout éclairage dans un studio bâché, M. Guendoff a vraiment fait de son mieux. Attendons que cet artiste sincère puisse organiser la production nationale bulgare (Is. Levy).
- En Belgique, M. Raffels tourne un film intitulé Avec l'Argent, dont les extérieurs sont essentiellement belges. Les interprètes sont Anny Floria et M. Raffels-lui-même. Opérateur Robert Féret.
- Pour la première fois, l'Abbaye de Westminster a livré ses ombres et ses rayons au Cinématographe. Les opérateurs ont particulièrement filmé le Tombeau du Soldat Inconnu.
- René Hervil et Louis Mercanton, vont tourner, à Flstree, Filla rouge, film parlant. Le premier fera la version française et le second la version anglaise.
- Vladimir Jereyev, metteur en scène russe, a patiemment tourné en Afghanistan un film sur les mœurs et les paysages de ce beau pays. Jereyev a déjà fait deux films documentaires célèbres: Derrière le cercle polaire et Le Toit du monde, film sur le Pamir. On dit grand bien de Au Cœur de l'Asie, réalisé pendant la révolution afghane, au prix de difficultés bien compréhensibles.
- La première opérette filmée de la « Eric Pommer-Ufaton » a pour titre: La Valse de l'amour. Annoncée d'abord sous le nom du Prince d'Anjou, elle a comme scénaristes Hans Muller et Robert Liehmann. Mise en scène de Wilhelm Thiele.
- Les industriels américains se préoccupent avec acharnement de mettre au point une pellicule de grandes dimensions, qui aurait chez Fox: 0m70 de largeur, et à la Paramount 0m96.
- Depuis le raid du « Graf-Zeppelin » à travers le monde, le public allemand se passionne pour les films relatant les raids d'aviation. C'est ainsi que la Ufa vient de faire tourner par M. Rudolph Mayer deux films d'aviation: Contrôle de l'air, qui retrace l'histoire de l'aviation depuis ses origines et Aviation et culture, qui montre les différents services que l'aviation rend à la société moderne.
- Lilian Gish commence à tourner son premier film parlant: Le Cygne, d'après la pièce de Molnar, déjà adaptée autrefois en Amérique par Dimitri Buchowetzki, et jouée par Norma Talmadge.
- Aux côtés de Miss Gish joueront Rod la Rocque, Conrad Nagel et Marie Dressler. Le metteur en scène est Paul Stein.
- Massarade donnera à Farrell Mac Donald et à Clyde Cook l'occasion de montrer leurs talents de comédiens comiques. Leila Hyams est leur partenaire. Les deux célèbres acteurs jouent deux détectives pleins d'humour.

On verra cette semaine à Paris

LUMIÈRES DE GLOIRE

(Molly and me).
Interprétation de Belle Bennett, Joë E. Brown, Alberta Vaughn et Charles Byer.
Ce film que l'on a vu d'abord en version muette, où il était singulièrement émouvant, et qui vient de passer en sonore dans une salle nouvellement ouverte du Boulevard, tire surtout ses effets dramatiques et son pathétisme intense d'une situation traitée avec tact et sobriété.

Les lumières de Broadway, les scènes de la vie des artistes, leurs joies, leurs rancœurs, tout ce que ce milieu brillant cache de mélancolie secrète et d'abnégation, sont recrées avec une vérité vivante. Ce n'est plus un film que nous voyons, mais la vie même, avec les personnages de Molly, l'actrice; de Jim, son mari; de la petite partenaire Peggy, du manager: la vie du théâtre et des artistes. Rien ne vient rompre cette impression de réalité, aucun artifice inutile n'alourdit cette douce tranche de vie. Tout est simple, humain, poignant, et sans aucune grandiloquence.

Des scènes de loge d'artiste, des coulisses brillantes, animées d'une vie factice, sont remarquablement composées, et le réalisateur en a exprimé sans insistance, rien qu'avec des plans rapides, l'âme fiévreuse. Une scène dans un train est un petit chef-d'œuvre d'interprétation et d'exécution. Mais là où le film atteint une grandeur indéfinissable, c'est dans la scène finale où Molly ment pour conserver un peu de bonheur.

Lumières de Gloire est joué par une artiste originale, aux expressions pathétiques, et qui incarne Molly si humainement, si douloureusement, qu'elle donne l'impression de jouer son propre rôle, de vivre sa vie à elle. Belle Bennett qui fut *Stella Dallas*, puis la maman de *Maman de mon cœur*, joue Molly et elle y apporte sa beauté grave et sa grande sensibilité. Joë E. Brown, acteur au visage caractéristique, quoique laid, porte une telle beauté spirituelle qu'il en est transfiguré; c'est un grand artiste.

Alberta Vaughn, Charles Byer et de nombreux personnages épisodiques sont exactement ce qu'ils doivent être. Ils aident à donner l'illusion de la vie.

MONTE-CRISTO

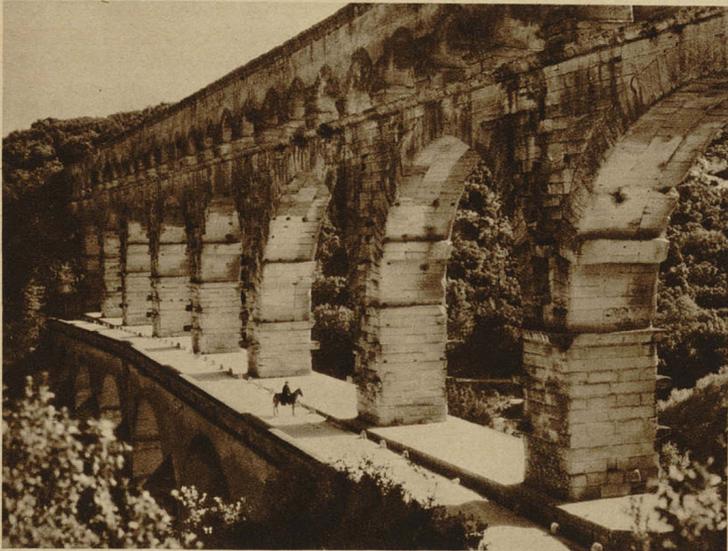
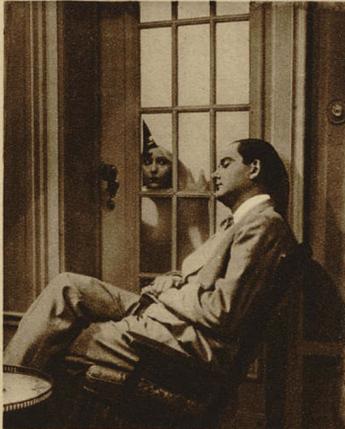
Réalisation d'Henri Fescourt.
Interprétation de Jean Angelo, Lil Dagover, Michèle Verly, Gaston Modot, Henri Debain, Marie Glory, Fernand Rouzet, Pierre Batcheff, Jean Toulout et Bernhard Goëtzke.

La nécessité d'adapter dans une forme « populaire » et nécessairement plaisante cette œuvre touffue et célèbre d'Alexandre Dumas n'a pas enlevé à Henri Fescourt le souci de faire du bon cinéma.

De haut en bas: C'est à la suite d'une scène pareille que le vieux Jim a failli tomber victime de sa jeune et trépidante partenaire Peggy (*Lumières de Gloire*).

Dort-il, ne dort-il pas? se demande Lillian Harvey en regardant Harry Halm, dans *Le Grain de Beauté*.

Le pont du Gard dresse son antique silhouette dans cette scène de *Monte-Cristo*, où l'abbé Busoni poursuit la vengeance d'Edmond Dantes.



Il a fort bien arrangé cela. Et nous voyons avec *Monte-Cristo* une bande importante par son métrage, luxueuse par sa mise en scène, d'une décoration pleine de fastes, pourvue des artifices et des éclats de la plus intelligente technique cinématographique.

Un ou deux personnages sont restés en chemin: le baron Danglars entre autres. Mais l'essentiel du roman, ainsi que de ses têtes marquantes, se trouve réuni en deux films de deux mille mètres, qui peuvent très bien être vus en une seule fois sans que cela soit indigeste.

Est-il utile de vous raconter le sujet que vous savez sans doute de A jusqu'à Z.

Monte-Cristo, c'est M. Jean Angelo. Il y est superbe de prestance, d'allure, de chic. Mais avouons que dans le début du film, c'est à dire en Edmond Dantes, Angelo, malgré son aisance, ne nous fait pas oublier qu'un certain Léon Mathot aux cheveux clairs, au jeu ardent, fut un merveilleux héros plein de jeunesse et de charme.

Par contre, que dire de l'abatage, de l'intelligence de Mme Lil Dagover, si fine dans ses scènes de jeunesse, et puis ensuite grave et belle dans ses robes de style qui lui vont si bien? Cette artiste a su exprimer le caractère délicat et hautain d'un personnage qui embaume l'œuvre de son parfum persistant.

D'autres personnages sont interprétés avec le même bonheur: Caderousse, dont M. Henri Debain trace la silhouette avec une terrible bonhomie; Mondego-Morcerf par Gaston Modot qui en accuse la venimeuse jalousie, puis l'orgueil saccagé; le procureur Villefort est pesamment et exactement dessiné par Jean Toulout.

Les gracieuses Marie Glory et Michèle Verly, les élégants et adroits François Rozet et Pierre Batcheff (ce dernier remarquable dans une scène de provocation) ajoutent un charme jeune à cette théorie de personnalités. Il faut mentionner l'étonnante création de Faria par le grand artiste: Bernard Goëtzke. Son visage mystique, ses yeux de visionnaire restent dans l'esprit et marquent le film d'une invisible présence.

Quant à la réalisation de M. Fescourt, on peut enfin dire que le Cinéma Français a une œuvre à sa taille, point comprimée dans un moule trop étroit, mais, au contraire, ample, riche, expressive.

Ce sont ces éblouissements de décors vastes brillants, de salles illusionnistes (tel le Palais de Monte-Cristo) et de constructions d'une architecture quasi aérienne: le grand escalier de l'Hôtel Monte-Cristo. Dans les scènes de l'Opéra, aidé par la maîtrise du décorateur Bilinski, Henri Fescourt a réalisé de merveilleuses prises de vues. On a cru voir revivre une des soirées brillantes du Romantisme.

Conduit sans défaillance par Henri Fescourt, ce film considérable se présente comme un des plus unis qui sient; il n'y manque, peut-être, qu'un peu de fantaisie pour être tout à fait une très belle chose.

TRAGÉDIE DE JEUNESSE

Interprété par Patsy Ruth Miller, William Collier Jr, Warner Baxter, Claire Mc Dowell et Harvey Clark.

La production américaine marque cette année une sérieuse tendance pour les sujets risqués, frisant l'immoralité, mais n'y tombant jamais par une sorte de tact instinctif.

Le sujet de *Tragédie de Jeunesse* en est un exemple fort habilement réalisé.

Dick et Gladys se sont connus en dansant. Ils ont flirté, puis ils se sont mariés, pensant qu'ainsi ils pourraient continuer à danser ensemble. Mais le désenchantement est vite venu. Dick délaisse sa femme, et Gladys flirte avec Frank Gordon. Bientôt elle s'aperçoit que c'est Frank qu'elle aime. Dick, dépassant la mesure, lui prouvera définitivement qu'il n'est pas le mari rêvé. Ils divorceront, et c'est Frank qui remplacera Dick auprès de Gladys.

Ce film est une leçon, adroite en vérité, et qui n'a pas du tout un air de prêché. Etude de mœurs traitée sur le plan de l'amusement, détaillée avec des observations savoureuses et jamais crues, éclairée avec prodigalité, montée dans un mouvement allègre, *Tragédie de Jeunesse* est, de plus, vaillamment défendue par la piquante Pa'sy Ruth Miller qui a le diable au corps, le jeune William Collier, enfin Warner Baxter, un peu mûr, un peu grave, mais indiquant bien le contraste qui doit séduire la jeune épouse.

DEUX COQS

Interprété par William Boyd, Alan Hale et Jacqueline Logan.

Ces deux artistes, qui jouèrent déjà ensemble dans *Le Gardien de la Loi* et *Sur les Cimes d'acier*, sont ici deux amis qui vivaient en paix avant l'arrivée d'une femme qui les divise.

Mais — of course — la femme les roule, tant et si bien qu'elle s'en va avec leurs économies dont profitera un troisième larron. Réconciliés dans leur misère humiliante, ils repartiront vers leurs affaires communes jusqu'à ce qu'un nouveau jupon...

Optimisme, gaieté, philosophie souriante... le nouveau cinéma yankee accuse dans *Deux Coqs*, de manière encore plus significative, l'adroite transformation de caractère dont *A Girl in every Port* nous indiquait l'évolution.

Du point de vue de la photogénie pure, plaçons à part les scènes de la construction de la digue où les matériaux, les ouvriers de fer et de ciment nous émeuvent par leur puissance froide. Dans l'ensemble, *Deux Coqs* est une excellente comédie agréablement interprétée par William Boyd et Alan Hale.

La réalisation est de Howard Higgins qui fit: *Sur les Cimes d'acier*. René OLIVIER.

Joë Hamman

véritable héros de Jack London

En quête d'une intéressante rétrospective, je me rendis, ce jour d'octobre chez Joë Hamman, pionnier du film d'aventures tant en France qu'en Amérique.

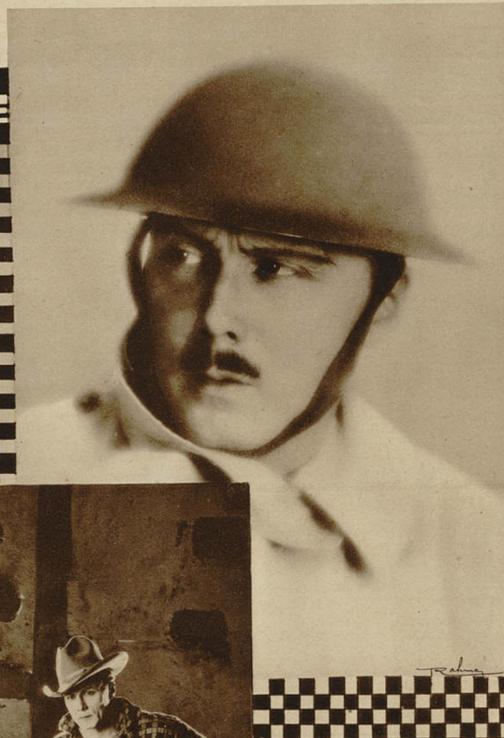
Rue Aumont-Thiéville... L'atelier s'ouvre comme un regard sur un horizon clair, mais cet horizon est tout intérieur: Joë Hamman, metteur en scène, interprète, peintre, — et grand collectionneur devant l'Éternel, — a fait de cet atelier un véritable musée. Des sculptures nègres voisinent avec des vitrines où s'entassent mocassins, wigwams, colliers de dents d'ours, bonnets de chefs sioux, bref tout un magasin de costumes peaux-rouges d'une grande valeur ethnographique. Des selles mexicaines, en cuir travaillé (ayant figuré dans *La Conscience du Cheval rouge*, *La Piste argentine*, etc.), patinées par les ans et le travail, sont posées sur de élégères où frétille de petits soldats de bois sculptés et colorés par Joë Hamman. Ils lui valurent une médaille au Salon. Enfin, des vitrines emplies de petits sujets de plomb, aujourd'hui fort rares, et des dessins d'une saisissante originalité où l'humour trouve grandement sa place. D'une composition parfois riche en contraste, ces dessins nous prouvent que leur auteur possède le don des situations burlesques et l'esprit vif. De là à créer, en France, des films dans la note de ceux de Buster Keaton il n'y a qu'un pas.

Mais ne sortons pas de notre rétrospective.

Le nez levé, je m'abaissais devant des masques nègres, lorsque devant moi le maître du logis, véritable héros de Jack London. Grand, large d'épaules, bien musclé, le visage énergique, et certaine expression qui denote chez cet homme d'action l'intellectuel jamais en repos, voilà Joë Hamman. Nous en venons, naturellement, à parler de ses tout premiers films, de ceux qu'on nommait naguère les « Westerns ». Notre metteur en scène, alors âgé de dix-neuf ans, ayant fait deux longs séjours en Amérique où il vécut près des Sioux et des cow-boys avec lesquels il se lia d'amitié, avait vu tout le parti que l'on pouvait tirer de ce nouveau genre de films. Il accompli alors, pour les maisons Eclipse et Eclair, la série d'*Arizona Bill*, qui remporta un immense succès.

— Vous devinez si, à dix-neuf ans, j'étais enthousiasmé par la vie de plein air!... Je rapportai d'Amérique ces costumes, ces objets et deux chevaux, dont le fameux poney indien, *Pieds Blancs*, véritable vedette. Grâce à *Pieds Blancs*,

Joë Hamman trouve sa patrie partout, même sous les Cieux d'Orient.



Scheik, cow-boy ou soldat, Joë Hamman rentre dans la peau même de ses rôles.

qui s'illustra brillamment, je créai de nombreux films sur le cheval sauvage... Puis, je tournai pour Gaumont: *Cent Dollars*, *Mort ou Viv*, *Le Railway de la Mort*, etc.

« Virent les années de guerre où j'interprétai un tout autre rôle. A la paix, je jouai celui d'Ourrias dans *Mireille*. Puis, je montai une Société personnelle et pendant trois ans j'exécutai une série de films tant en France qu'en Italie. Parmi eux: *Le Guardian* et *L'Etrange Aventure*. Virent ensuite *Rouletabille chez les Bohémiens*, *Toto* et *L'Enfant-Roi* aux Cinéromans. Enfin, tout dernièrement, je m'occupai des scènes de guerre de *La Grande Épreuve*.

— Est-il vrai que vous avez tué des lions et que vous renversez des taureaux?

Un rire joyeux répond à ma question:

— Ah! vous aussi!... Cette réputation est solide! « Joë Hamman? demande-t-on. — Parfaitement! le Cow-Boy français! » Voilà plus de dix ans, pourtant, que j'ai laissé dormir cet attirail de courses et d'aventures.

— Regretteriez-vous l'impulsion sérieuse que vous avez donnée à ce genre de films?

— Non, sincèrement. Mais alors j'étais presque un enfant. Aujourd'hui, tenez, j'entrevois une alliance fructueuse entre le film d'aventures et la psychologie. Jack London ne fut-il pas une gloire littéraire? Eh bien! j'aimerais — avec quelle passion! — adapter à l'écran du Jack London. *Martin Eden* est là pour noter la part immense d'intellectualité contenue dans l'œuvre de cette grande figure disparue. Et Kipling!...

— Bravo! Il me semble aussi qu'avec *Le Livre de la Jungle* il y aurait matière à un chef-d'œuvre. Dans un tel ordre d'idées, *Chang* fut déjà nous émerveiller.

— On n'a pas tout dit! Puis, avec le film d'aventures intelligent, il y aurait le film maritime et le film colonial, d'un intérêt puissant, dont il est superflu de souligner la portée. L'Afrique Centrale, avec ses chasses au fauve, nous offre aujourd'hui un vaste champ pour les Documentaires.

— Vous avez déjà tourné en Afrique?

— Dans le Haut-Oubanghi, pour une maison canadienne, et aussi les *Arizona Bill*. Mais (ceci va bien vous amuser!) on fait de très bons films d'aventures — cow-boys et Sioux — dans les plaines de la Camargue et dans certaines forêts du centre de la France. Ah! quelles régions admirables! que de décors merveilleux!

— Mais il ne peut être question d'une chasse au fauve en France?

— Avec ça! C'est en pleine forêt de Fontainebleau que j'ai tué, pour les besoins de la mise en scène, un lion qui me chargeait! Nous étions tous les deux enfermés dans une cage!

Je n'ose plus m'étonner et pense qu'il faut avoir un certain « cran » pour jouer au naturel ce genre de scènes!
Myriam AGMON.



Tom Mix lui-même aurait reconnu dans ce cow-boy un frère d'armes... de lasso!



LA DIVINE

LADY : ou les Amours : de Lord Nelson et Lady Hamilton :



Le Victory, vaisseau de Nelson.

Nous verrons prochainement à Paris cette grande épopée historique et romanesque, ce nouveau grand film marin de Franck Lloyd, dans lequel triomphe la belle Corinne Griffith.

NOUS aurons, très prochainement, l'occasion de voir ce film qui représente réellement un colossal effort de reconstitution historique et qui est sans conteste un intéressant document sur les guerres navales du Premier Empire.

Les amours de Lord Nelson et de Lady Hamilton servent de thème à ce film. Certes, c'est une Lady Hamilton considérablement purifiée et idéalisée que réincarne l'exquise Corinne Griffith. Alors que l'histoire nous parle d'une fille de chambre arrivant peu à peu, grâce à sa beauté et à ses intrigues, à se faire épouser par un ambassadeur anglais et à conquérir l'amour de Lord Nelson, et menant jusqu'à sa fin misérable une vie de dissipation et de débauche, *La Divine Lady* fait naître une créature touchante, périe de dignité et de grâce, broyée par un destin aveugle et cruel. Ne nous en plaignons pas. Le souvenir de cette femme adorable que fut Lady Hamilton, dont la beauté fut la plus fameuse du siècle, ne doit pas être taché de tant de hontes. Conservons de ce radieux visage, qui gardait, disent les écrivains du temps, à travers les pires débordements une expression sésaphique, seulement le pur reflet fugitif qu'a animé pour nous Corinne Griffith.

Jamais je n'ai vu la jolie vedette plus jolie que dans ce film, sous son immense chapeau de petite paysanne du Cheshire ou sous la perruque poudrée de la cour de Maria-Carolina. Le grand peintre Romney, qui a follement aimé Emma Hamilton et n'a pas laissé moins de soixante portraits d'elle, dans toutes les poses et tous les costumes, eût été ravi de retrouver la grâce de son modèle en cette petite girl de Texarkana : mêmes cheveux auburn, mêmes mains fuselées aux longs doigts fins, mêmes épaules frêles, même cou ployant. Les yeux d'Emma étaient gris ou mauve foncé, selon la couleur du temps ; ceux de Corinne Griffith sont d'un bleu lumineux de saphir ; seule différence. Tous les costumes que porte la vedette (quarante-huit en tout) ont été reconstitués d'après les tableaux de Romney, qui, sans qu'il s'en doute, plus d'un siècle après que la Divine Lady se fut éteinte, pauvre et seule, à Calais, contribua à faire revivre un temps celle qu'il a si longtemps chérie.

Voilà en quelques mots l'histoire de Lady Hamilton, telle que nous la raconte le roman de E. Barrington illustré par Franck Lloyd :

Charles Gréville, jeune bourgeois anglais, remarqua un jour la beauté d'Emily Hart, fille de la nouvelle cuisinière de sa mère, et s'en éprit. Très jeune encore — elle n'avait pas dix-huit ans — la petite paysanne ne résista guère au désir de son maître. Celui-ci, sur l'instigation de son ami le peintre Romney, fervent admirateur de la petite Emma, résolut d'ajouter chez sa maîtresse, au charme du visage, celui de l'esprit et de la distinction. Il lui fit donner des leçons de chant et de danse, dont elle profita rapidement, car elle était souple intelligente et douée d'une voix très pure. Or il advint — car l'homme est par nature volage — que Gréville se lassa de sa nouvelle conquête et de son rôle d'éducateur. D'ailleurs, un riche mariage s'offrait à lui, qui devait renforcer sa situation financière devenue précaire. Lâche devant la perspective d'une rupture franche avec Emma, il confia celle-ci à son vieil oncle, Lord Hamilton, ambassadeur d'Angleterre à Naples, qu'il savait épris de la jeune femme. Elle partit avec celui-ci en Italie, où Gréville lui jura d'aller la rejoindre. Peu de temps après son arrivée à Naples, elle apprit l'abandon de Charles. Désespérée, la pauvre petite se réfugia dans la tendresse de Lord Hamilton, qui, continuant l'œuvre de Gréville, en fit Lady Hamilton. Reçue à la cour, elle devint rapidement l'amie et la confidente de la reine Maria-Carolina, sœur de Marie-Antoinette.

En 1798, elle rencontre Horace Nelson. L'amiral et la flotte anglaise qu'il commande sont embouteillés en baie de Naples, sans vivres et sans eau, sans munitions, tout ravitaillément étant interdit par la France aux navires britanniques dans les ports méditerranéens. Nelson conjure en vain le roi de Naples de venir à son aide. Mais Emma Hamilton réussit à convaincre la reine Maria-Carolina d'user de son droit d'édit. Elle va elle-même porter à Nelson la licence de ravitaillément ; ce fut de reconnaissance, celui-ci lui avoue son amour.

Après la victoire du Nil, Nelson revient à Naples où sa passion pour Emma se confirme et grandit. Lord Hamilton,



En haut. — La jeune Emma, fille d'une cuisinière, est tout bouleversée des hommages de l'illustre Lord de Hamilton. (H. B. Warner.)

À droite. — La jeune fille ne réjette guère au départ de son maître. (Jan Keith.)

À droite. — Lady Hamilton apporte elle-même à Nelson l'édit de Maria-Carolina (Corinne Griffith) et Victor Varconi.)

À gauche. — Emma baise avec ferveur l'épée que portera Nelson à Trafalgar.

Guidée par ses professeurs, Emma devint une « Lady »

indulgent et résigné, favorise leurs amours. Mais l'Angleterre s'inquiète de l'absence prolongée de son héros et le rappelle à elle. Il part. Emma et son mari le suivent. Malheureusement, la cour anglaise n'a pas la même indulgence que son ambassadeur pour les amants. A la suite d'un affront infligé à sa maîtresse, Nelson renonce à son rang, à sa gloire et à son foyer, s'enfuit avec elle dans son domaine de Merton. Ils y vivent quelques années, heureux et oubliés.

En 1805, l'Angleterre, à nouveau, fait appel à Nelson. Seul, il peut lutter contre Napoléon, dont les victoires alarment l'Europe entière. C'est le moment pour Emma d'acquiescer sa dette envers son pays. Immolant son amour au salut de sa patrie, c'est elle-même qui amènera Nelson et l'enverra au-devant de l'ennemi.

1805, Trafalgar. La plus glorieuse victoire de Nelson. A l'issue du combat, il est tué à bord du *Vengeur*, dans les bras d'un de ses dévoués officiers, qui recueille sur ses lèvres expirantes le nom d'Emma Hamilton, la Divine Lady.

On voit que ce sujet a donné à Lloyd plus d'une occasion de grandiose mise en scène. Nous voyons une fête foraine en 1880, une réception à la cour de Naples, une autre à celle

Le Redoutable, vaisseau français.

d'Angleterre et enfin, surtout, la bataille de Trafalgar, qui ne demanda pas moins de 18 jours complets de travail effectif.

Le film fut d'ailleurs un an sur le chantier et demanda six mois pour en compléter la réalisation. On y consacra près de vingt mille mètres de pellicule. Voilà d'ailleurs une petite statistique sur ce qui fut nécessaire pour mener à bien cette œuvre :

— \$250.000 pour la reconstitution des trois vaisseaux de guerre ; 7.000 figurants, dont 3.600 en un seul jour pour l'abordage de Trafalgar ; 13 tonnes de poudre ; 230 tonneaux de sang artificiel avec lequel trente-huit maquilleurs peignirent en un jour 1.200 blessures ; 5.600 uniformes différents et 1.400 per-ruques. Les scènes étaient enregistrées par vingt-deux caméras. Il y eut des incidents : 350 blessures légères dans la chaleur de l'interprétation des scènes de combat, tandis qu'on eut à conjurer sept commencements d'incendie à bord des vaisseaux reconstitués.

Enfin, pour terminer, rappelons que *La Divine Lady* est un film sonore. Nous entendrons donc la voix suave de Corinne-Emma et le vacarme d'enfer de Trafalgar. CHANTAL.

**JEAN DE LIMUR
VA DIRIGER
ADOLPHE MENJOU**

Bien qu'ayant longtemps travaillé aux Etats-Unis, Jean de Limur ne nous paraît pas avoir perdu son caractère de Français. Le regard légèrement moqueur, la parole facile, la répartie prompte, il nous apparaît comme le vrai type du Parisien. A notre demande, il nous retrace brièvement sa carrière :

— Parti pour l'Amérique en 1921, j'y ai séjourné d'abord trois ans. C'est durant cette période que je travaillai, en qualité de directeur technique, pour *L'Opinion publique*, de Charlie Chaplin. En 1924, je revins en France. Je fus l'assistant de Rex Ingram pour *Mare Nostrum* et *L'Arabe*. Je gagnai les Etats-Unis et je collaborai, en qualité d'assistant, à la mise en scène du *Roi des Rois*, de Cecil B. de Mille. Adolphe Menjou, avec lequel je m'étais lié d'amitié, me demanda ensuite de m'occuper de ses productions, dont l'action se déroulerait en France ; ma fonction consisterait surtout à veiller à l'exactitude de la reconstitution de l'atmosphère parisienne. J'acceptai avec un grand plaisir.

— Quels sont les films parlants que vous avez tournés aux Etats-Unis ?

— *La Lettre*, *Jalousie*. *La Lettre* est inspirée d'un conte de Somerset Maugham, et *Jalousie*, de la pièce de Louis Verneuil, *Satan*. *La Lettre* fut réalisé en novembre 1928, au studio Paramount de Long-Island, un des premiers studios muets équipés pour la réalisation de films sonores dans la banlieue de New-York. *La Lettre* est un mélodrame, dont l'action se déroule sous les tropiques. Jane Eagels, qui connut un grand succès au théâtre, dans *Phie*, — dont Gloria Swanson a tiré le film que vous connaissez, — fut la principale interprète de *La Lettre*, ainsi que de *Jalousie*.

— Quel est celui de ces films que vous préférez ?

— *La Lettre*. Ce film m'a valu, d'ailleurs, d'être classé parmi les vingt meilleurs metteurs en scène américains, à la suite d'un grand referendum organisé par les grands quotidiens des Etats-Unis parmi leurs 25 millions de lecteurs, j'ai eu le numéro 18, après Ernst Lubitsch, Cecil de Mille, Murnau, Clarence Brown, J. von Sternberg, James Cruze, etc. — C'est bien la pièce de Léopold Lemarchand, *Mon Gosse de Père*, que vous allez adapter à l'écran pour Menjou ?

— Assurément. Ce film parlant comportera deux versions : l'une en français, l'autre en anglais. Nous avons réussi à trouver, dans Paris, trois artistes français qui s'expriment aussi bien dans ces deux langues, et joueront dans les deux versions. Nous commençons vers le 5 novembre, dans un des studios parlants de Joinville. La mise en scène durera cinq à six semaines. Les extérieurs seront tournés au bois de Boulogne, devant la gare d'Orsay et dans diverses rues de Paris. Dès que la réalisation de ce talkie sera achevée, j'irai me reposer quelques jours à Cannes.

— Comptez-vous vous fixer à Paris ?
— Ce serait mon plus cher désir.

Louis SAUREL.

**MAURICE TOURNEUR
A TERMINÉ
"LE NAVIRE DES HOMMES PERDUS"**

DANS le bar de l'Hôtel Moderne, place de la République, Maurice Tourneur, arrivé à Paris depuis quelques jours, nous parle du dernier film qu'il a réalisé en Allemagne : *Le Navire des Hommes perdus*.

— C'est au studio de Staaken, — un ancien hangar de Zeppelin, — que j'ai tourné la plupart des scènes de ce drame d'aventures. Les vues de mer ont été prises au large de Hambourg, et le premier tableau du film, — un forçat fuyant au milieu d'un immense marécage couvert de roseaux, — fut réalisé à quelques kilomètres de ce grand port, à Travemünde.

— Combien de temps vous a demandé la mise en scène du *Navire des Hommes perdus* ?
— Six semaines. Je dois cette rapidité dans l'exécution de mon film au bon équipement du studio, où j'ai tourné, et à la longue durée des journées de travail, qui règne dans tous les théâtres de prise de vues allemands. Chez nos voisins, on ne quitte jamais le studio avant sept heures du soir, et parfois même plus tard.

— La location des studios allemands est en général fort chère ; mais, si l'on considère que l'on peut dans ces théâtres réaliser une œuvre en un temps assez court, il s'ensuit que les frais de studio pour un film tourné en France ou en Allemagne sont sensiblement les mêmes.

— A Berlin, certains films sont réalisés en quinze jours. Je m'empresse de vous dire que ce ne sont pas les meilleurs.

— Quel film parlant allez-vous réaliser en France pour Pathé Natan ?

— Je ne puis vous le dire actuellement. Je cherche un scénario vraiment original. J'ai horreur de voir toujours sur l'écran des dansings, des jazz, etc...

— Où tournerez-vous votre prochaine production ?
— Dans un des studios sonores de Joinville-le-Pont.

L. S.



Inksichinoff.

**EN MARGE DE
"TEMPÊTE SUR L'ASIE"**

NOS critiques qualifiés ont dit d'autre part tout le bien qu'il fallait penser de *Tempête sur l'Asie*, le film extraordinaire qui consacre le talent magistral d'un Pudovkine.

Aussi, je n'ambitionne ici que d'attirer l'attention sur certaines particularités de cette grande œuvre, particularités qui, je crois, constituent son caractère, et en font un des monuments du cinéma muet.

Fait incontestable : à première vision, *Tempête sur l'Asie* détonne complètement le spectateur, même le plus averti : il en ressort du déroulement de l'aventure une impression confuse, presque lourde, qui déconcerte quelque peu, mais qui, en même temps, retient, saisit, intéresse, émeut irrésistiblement, mais pas de la même façon qu'un autre chef-d'œuvre cinématographique.

Le Vent, par exemple, ou *Les Diables de l'Océan*. Cette différence dans la qualité de l'impression tient, m'ont expliqué certains critiques, frappés eux aussi par ce fait, comme notre collaborateur Michel Gorel, à la méthode de montage.

« Nos yeux, nos esprits, habitués, et presque routinièrement, à présent, au montage américain, se trouvent tout d'abord choqués par un rythme insolite... » L'explication contient une bonne part de vérité. Mais je crois aussi que la complexité étrange de l'impression produite par *Tempête sur l'Asie* provient essentiellement de l'exposition même des faits, événements et incidents.

Le classicisme auquel, à l'heure actuelle, nos esprits restent asservis, nous a habitués à n'exposer des épisodes d'un roman, d'une pièce de théâtre, d'un film, que ceux qui possèdent une signification précise, adéquate à la mise en valeur de l'intrigue.

Si l'on préfère, entre tous les faits, la méthode classique sélectionne, émonde, élague, ne conservant que ceux qui concourent à situer exactement l'histoire. Pudovkine, au contraire, les présente en un désordre, tout apparent du reste, en une confusion qui ne paraît pas se soucier de graduer ses effets.

Résultat : cette impression d'incohérence que laisse au premier abord *Tempête sur l'Asie*.

Mais, à la réflexion, le bien-fondé, la légitimité de cette méthode, apparaissent, se précisent peu à peu. Elle épouse beaucoup plus exactement le rythme de la vie, où tous les faits ne concourent pas nécessairement à un même but, que la méthode classique, très artificielle et conventionnelle, au fond.

Et aux esprits routiniers qui seraient tentés de s'élever contre pareille originalité de conception, nous répondons que l'on juge un arbre à ses fruits.

Ceux de *Tempête sur l'Asie* sont nets de choix... Cecil JORGEFELICE.

Dans le courant de sa première année d'existence, "Cinémonde" a consacré des pages spéciales au Cinéma :

Numéros :		Numéros :	
Allemand 13, 14, 30	Japonais 18, 52	Allemand 13, 14, 30	Japonais 18, 52
Anglais .. 24, 45, 48	Portugais 31	Anglais .. 24, 45, 48	Portugais 31
Argentin .. 8	Russe .. 8, 20, 27, 41	Argentin .. 8	Russe .. 8, 20, 27, 41
Chinois .. 49	Suédois .. 50	Chinois .. 49	Suédois .. 50
Espagnol 48	Tchéco... 29	Espagnol 48	Tchéco... 29
Géorgien 46	Turc... .. 8, 35	Géorgien 46	Turc... .. 8, 35

**RENÉE HÉRIBEL
A TOURNÉ
"LES TROIS MASQUES"**

NOTRE bonne étoile nous jette sur le passage de la jeune vedette française, à l'Empire, à la faveur d'une présentation de film.

Toujours aussi élégamment mince et élancée, des traits encore affinés, si possible, la jolie interprète de *L'Inconnu* revient de Londres, et se prépare à repartir à Berlin.

— A Londres, nous dit-elle, ou plus exactement à Twickenham, dans la banlieue londonienne, j'ai tenu le rôle féminin des *Trois Masques*, qu'André Hugon adaptait de la pièce bien connue de Charles Méré.

« Ce film marquait mes débuts au cinéma parlant. Et j'avoue que je ne l'attendais pas sans appréhension.

« Mais, une fois devant les « micros », tout « trac » disparaît.

« Ce premier essai de cinéma parlant m'a entièrement satisfait. Mais je dois vous dire que tous, nous devons beaucoup travailler pour nous adapter aux nouvelles conditions de travail.

« Elles sont bien plus dures que lorsqu'il s'agissait de tourner des films muets.

« D'abord, il règne dans les studios une chaleur épouvantable, qui déprime beaucoup. Ensuite, chaque scène demande une mise au point tellement minutieuse que, pendant toute une journée de travail, on tourne tout juste cinq ou six minutes réellement...

« Tout le reste du temps passe en répétitions : répétitions pour les lumières, répétitions pour le « jeu », répétitions pour le texte, etc... »

« Et puis, à présent, il faut soutenir des scènes très longues — cinq minutes — sans l'assistance du metteur en scène !... »

« Au point de vue technique, le procédé employé par Hugon, le R. C. A. Phototone, m'a paru être très perfectionné déjà : les voix et les bruits sont très nets et très reconnaissables... »

« Mais à l'audition, si je trouvais les voix de mes camarades, Toulouse, Rozet, Vibert, inchangées, je ne reconnaissais pas la mienne !... »

« Au fond, dans la vie courante, on ne s'entend pas parler !... »

« Par ailleurs, je crois que *Les Trois Masques* intéresseront, à Marivaux, le public français : d'abord, ce sera le premier film parlant en notre langue. Puis, il marque un effort sérieux... »

« Evidemment, ce n'est pas encore la quasi-perfection relative de certaines bandes américaines que j'ai vues à Londres, *The Bull dog's Drummond*, notamment, qui atteint au chef-d'œuvre, mais, pour un début, je crois que cela est satisfaisant.

« Du reste, je crois que, partout, maintenant, on ne va plus faire que du film parlant : en Allemagne, où je serai dans quinze jours, je dois tourner trois versions : allemande, française, anglaise, d'un film parlant. »

Hart HUFFARD.

**HOLLYWOOD
RECHERCHE DES ARTISTES
A L'ACCENT PUR**

(de notre correspondant de Londres.)

JE viens d'assister à la « générale » du *Jonet* au « New Gallery Kinema ».

Adapté de la pièce de théâtre *Lije's Pratty Muck the fame*, il a été créé dans les studios de la *British*.

En raison du succès de plus en plus grand en Angleterre des films parlants et sonores, il était nécessaire d'y ajouter des paroles, des chants, etc., qui, je dois l'avouer, ont grandement contribué au succès de ce film.

Bien qu'Estelle Brody soit la vedette officielle, c'est Miss Margaret Allen, dans un rôle moins important, qu'il faut particulièrement féliciter. Elle joue la sage Madeleine avec un charme irrésistible et la caméra réussit à faire paraître sa beauté encore plus captivante. Miss Estelle Brody, dans le rôle de Joyce, passe au second plan, malgré son éclatante renommée.

Je ne dois pas oublier de mentionner le jeu excellent de M. Nigel Barrie, le jeune premier. Enfin on lui a donné, à cet acteur, un rôle qui lui permet de faire ressortir ses grandes qualités de comédien. La voix bien timbrée l'aide beaucoup, car elle est douce et mélodieuse, et légèrement teintée d'un accent écossais fort agréable à entendre.

Né aux Indes et élevé en Angleterre, Nigel Barrie a servi pendant la guerre dans l'aviation britannique. Après l'armistice il est allé à Hollywood où il a paru dans de nombreux films américains.

Il n'en est revenu que depuis peu de temps, et a été immédiatement engagé par la *British* pour tourner plusieurs films. La dernière œuvre tournée par lui était : *Sous l'arbre de Greenwood*.

J'espère qu'il restera en Angleterre pour continuer à apporter à l'industrie cinématographique anglaise le concours de son talent. De nombreux Anglais ne se sont-ils pas révélés à Hollywood ? Il paraît naturel qu'une firme anglaise signe un contrat de longue durée à Nigel Barrie pour le faire rester dans son pays.

En effet, maintenant que les films parlants sont définitivement lancés, les compagnies américaines cherchent beaucoup plus encre à engager des Anglais à la voix agréable, à l'accent pur et d'un physique élégamment britannique !

PAT HENRY.

LE BATAILLON DES GIRLS

JAMBES parfaites, corps fins et souples, jolis visages que la perruque et le fard rendent jumeaux et anonymes, elles portent cent costumes qui sont cent prétextes à montrer leur peau lissée au talc.

Elles vont, elles viennent, animées du même élan, rythmant leur danse au claquement de leurs talons nerveux, chantant parfois d'une voix frêle, aigüe, ackulée, quelque refrain incompréhensible, aux notes pointues.

Ce sont les girls... Girls de Montmartre... Girls de Broadway... formes grêles, légères, au charme provocant.

Elles ont envahi les scènes, les plateaux des dansings, les restaurants de nuit... Elles font maintenant la conquête de l'écran. Le film parlant, qui est surtout chantant, leur ouvre le ciel des étoiles. Que de rêves d'or germent au fond des têtes bouclées et peintes. On se souvient d'exemples fameux, d'anciennes girls des Folies devenues vedettes de première grandeur : Billie Dove, qui dansa pour Ziegfeld, et qui, dans certains rôles (*L'Affaire du Royal-Palace*, *Cœur d'Etoile*), nous a montré qu'elle n'avait rien perdu de son talent d'alors ; Dorothy Mackail, qui menait la troupe des girls de l'Hippodrome de Londres et qui, de là, vint à Paris, puis à Hollywood ; Alice White, dont le sourire canaille et les jolies jambes conquièrent rapidement la vedette.

Peut-être, un jour, la petite ballerine à vingt-cinq dollars la semaine suivra-t-elle cette route brillante.

Et pour cela, elles ont quitté Broadway et le Gay

A droite : Depuis *Les Hommes préfèrent les blondes*, Alice White est une véritable star. Elle accorde dix interviews par jour, les collégiens de Buffalo font mille folies pour elle et tout Hollywood parle de ses excentricités. Il y a trois ans, elle était une simple danseuse, une " girl ".



White Way, leur ambition de jadis. Elles vont à Hollywood, à Burbanks, renonçant aux feux de la lampe pour le feu des sunlights. Leur vie est à peu près la même, sauf qu'on se lève plus tôt encore. A six heures, la girl, lasse, doit obéir à l'appel strident du réveil pour courir à la répétition. Ce qui la console un peu, c'est de penser que la vedette est obligée d'en faire autant. En arrivant, elles espèrent un cachet. L'ayant obtenu, elles espèrent un petit contrat. Alors, elles attendent la chance.

Parfois, elles rencontrent là-bas un « ami » inespéré qui les mène en Rolls au studio. Plus souvent, elles dansent le soir au « Montmartre » pour arrondir un peu leur budget. Il y en a de marries.

Quarante-cinq brunes, 40 blondes, 15 rousses pour cent girls. Leur âge : quinze ans la benjamine et vingt-trois ans l'aînée au studio de Burbanks. Beaucoup ont été dactylo ou étudiante, d'autres, modèles. Il y en a qui dansent depuis qu'elles savent marcher.

Avec *No No Nanette*, *Sally*, *Drags*, *On with the Show*, *Broadways Baby*, elles auront pour longtemps du travail assuré. Elles en profitent pour prendre des leçons de chant en attendant le couplet qui les révélera au public.

Leurs noms : Diane Verne, Florence Mac Guiz, Vivian de Vall, Agnès Riley, Sadie Campbell... amoureuxment choisis, fièrement portés... Peut-être ceux que nous lirons demain, en grandes lettres dorées de toute la splendeur de la célébrité.

Suzanne G...

En bas : Cadence, rythme, souplesse, facilité, discipline, l'air provocant et le cœur innocent, 22 sourires et 44 jambes, symphonie en chair, mauve et argent, inondées de lumière et portées par la musique, les petites girls de *Poupée de Broadway* composent un bataillon de fer et de... séduction.

CINÉMA À TAHITI



PAR Titayna

Titayna dans sa case aux Iles Sous-le-Vent

Notre amie Titayna publiera dans quelques jours, aux Editions Flammarion, un livre intitulé : "Loï". Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs la primeur de cette page curieuse sur le cinéma en Océanie.

Une grande baraque en bois sur pilotis, au milieu d'un terrain vague. Tout près, l'inévitable mer aplatie et moirée derrière les découpages verticales des cocotiers et la montagne aussi où l'excursion tient encore de l'exploration. En bordure de la mauvaise route parvenue jusque-là, après avoir fait du steeple-chase sur les rivières multiples, sont plantées quatre ou cinq cases où les lampes à pétrole et les lampes grasses, dans les boîtes de gazoline suspendues aux poutres, attirent les moustiques.

La foule grouille, attendant l'heure du spectacle. Longs cheveux dénoués ; robes de cotonnade aux nuances vives, cols bruns, bien attachés dans l'échancrure saine des chemises ouvertes, taches d'or des peaux fraîches au grain serré, que, toutes les heures, l'eau couvre de fleurs assouplies, oh ! la seule foule du monde qui sente propre et bon. Sur toutes les têtes, des fleurs, et tous les pieds nus, beaux pieds largement taillés de chair tiède et drue comme le sol même. Enveloppés du lent pollen stérile que guitares et ukéléle égrenent vers le ciel laiteux, de jeunes garçons aux yeux longs, un hibiscus derrière l'oreille, vendent des fruits. A prononcer leurs noms parfumés comme eux, les dents deviennent humides et agacées, car, en ces pays de joie physique absolue, les mots ont leur musique, et nommer une île, c'est formuler un appel.

Ma compagne de ce soir est « Manureva », cela signifie « oiseau-qui-fuit » ; impatiente du spectacle, elle m'entraîne en courant dès qu'un accordéon derrière les planches annonce l'heure du plaisir. Ses épaules droites taillées « à la Gauguin » s'affinent sous le tourd enveloppement des cheveux bouclés, arrêtés sur les hanches qui tournent à la marche.

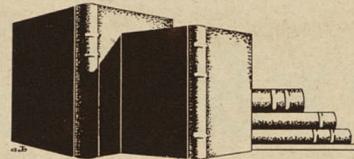
La salle est emplitte comme une pirogue percée ; l'on dirait qu'elle va s'enfoncer, submergée par les vagues de fleurs ondulant au-dessus des chaises, sous le vent du plaisir.

Deux films, ce soir. Deux films américains. Le premier représente la Bible : propagande religieuse. Il eût été un chef-d'œuvre donné dans un théâtre d'avant-garde comme production exacte et ridicule de tous les chromos d'almanach. Mais les pasteurs-metteurs en scène ne l'ont pas fait exprès.

Contenus et incompréhensifs, les Tahitiens regardent le jeune David aux boucles d'or, cils retroussés au rimmel, qui, enroulé dans une descente de lit, même patte ses brebis blanches sous un clair de lune au sunlight. Il rencontre la fille du roi Saül, jeune infante en robe Directoire, rêveuse sous une colonnade Louis XVI, et elle lui jettera une rose. Alors, il lui donnera un baiser en fondu sur l'écran.

Mais le texte est en anglais ; le speaker tahitien traduit les sous-titres en français avec une certaine fantaisie. Au moment du baiser, le sous-titre annonçait « For ever » (pour toujours) ; le lecteur interprète : « Ah ! c'est bon, recommence ! ». Le public ne proteste pas à cette adaptation nécessaire de l'Ancien Testament déjà défigurée par la sentimentalité et le rigorisme d'Europe.

Mais le baiser à peine fini, les lumières se sont allumées et, sur l'estrade, une femme demi-nue tête renversée, danse une upa-upa frénétique, pendant que les garçons accompagnent, rythmés et excités sans pas en cognant sur des tambours de bois et de vieux bidons d'essence. Satisfait, le public siffle, crie et trépigne. Puis, la lumière s'éteint, et David, au bord des flots, reprend sa rêverie nocturne.



LES LIVRES

LES fruits tombés trop tôt ne sont pas bons. Ce début d'automne, où Ciné-monde fête son premier anniversaire, nous aura néanmoins donné quelques bons livres, mûrs, fermes et savoureux. Ils nous viennent d'auteurs qui ont de la racine et de bonne sève. Les jeunes, les nouveaux, nous réservent sans doute leurs fruits aigres pour un peu plus tard, quand on commencera à faire le tri pour le Prix Goncourt.

Le Maxime de M. Henri Duvernois n'est pas tout à fait une nouveauté (1). On en avait déjà donné une édition illustrée à gros tirage. Un autre éditeur le publie dans un format plus courant. Un livre ironique et tendre, à la fois comique et mélancolique, et qui méritait cet honneur de la réédition.

Maxime, c'est le récit des derniers jours d'un vieux-beau tombé dans une triste servitude, de ses derniers succès, de son dernier amour, de son suicide assez ridicule et qui, pourtant, émeut. M. Henri Duvernois a mené cette histoire avec beaucoup de tact, de mesure, tenant son héros dans la ligne juste, dans la ligne moyenne, entre le grotesque et le tragique. Le tour de force d'un conteur aussi sensible qu'intelligent.

On connaît M. André Thérive, promu depuis peu à la dignité de critique littéraire au Temps. Poète, grammairien, chroniqueur, essayiste romancier : il a des curiosités et des clariés de tout. Le voici, de plus, fondateur et chef d'une nouvelle école de romanciers : le Populisme, dont les adeptes veulent honorer le petit peuple, en y prenant des héros.

Son dernier roman : Charbon ardent, est, en effet, un modèle de « populisme » (2). A part un vague gentilhomme qui n'est là, sans doute, qu'à titre de repoussoir, tous les personnages sont du commun, et le héros principal n'est qu'un petit teneur de livres dans une banque d'Arcueil (Seine).

On songe au Réalisme, au Naturalisme, vieilles écoles. Mais ce qui distingue le héros de M. André Thérive d'un personnage réaliste ou naturaliste, c'est que, d'extérieur médiocre et de vie banale, il nourrit de hauts sentiments, a été choisi, marqué par le destin dans la foule des simples et porte secrètement une manière de tragique intérieur dans l'impossibilité d'être heureux.

Comment cet élu incompris rate tous ses bonheurs, voilà l'histoire. C'est une des meilleures d'André Thérive qui, tout en restant sévère, semble renoncer à d'anciennes austerités. Par un mélange bien dosé de réalisme, de romantisme et d'analyse, son « populisme » pourra nous donner des livres vraiment nouveaux.

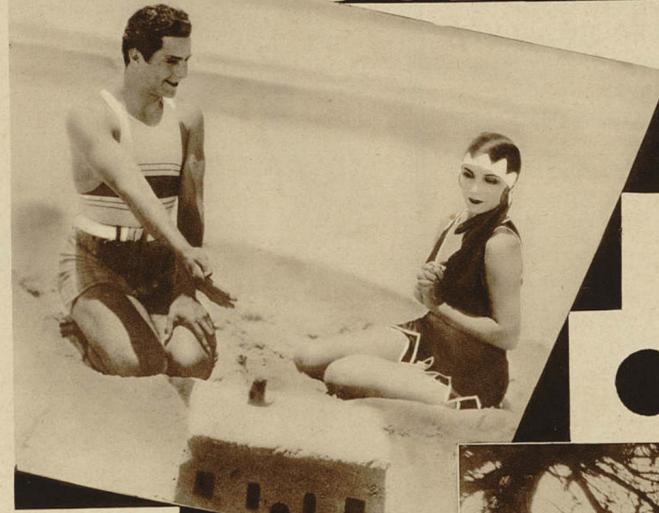
Pour être un lecteur à la page, il faut lire maintenant les livres de guerre allemands. On nous en a déjà donné plusieurs et l'on nous en promet beaucoup. Le dernier paru est de Ludwig Renn et porte ce simple titre : Guerre (3). Titre assurément justifié, puisque l'auteur, qui est aussi le héros, a fait, du premier au dernier jour, toute la campagne.

Renn note simplement, au jour le jour, et sans recherche d'effets, ce qu'il a vu, éprouvé au cours de ces quatre années terribles. Nulle émotion visible, nul tremblement : un soldat soumis au réel comme à ses chefs. Ni pacifisme comme son émule Remarque, ni guerrier. Son livre est un procès-verbal qui atteint à l'émotion par la simple vérité.

Noël SABORD.

(1) Flammarion, éditeur.
(2) Grasset, éditeur. (Les Cahiers Verts.)
(3) Flammarion, éditeur.

DOLORES DEL RIO



Don Alvarado (qui était le partenaire de Lily Damita dans Le Pont de Saint-Luis Rey) joue avec Dolores del Rio sur la plage de Biarritz, dans Châteaux de Sable.

CETTE vedette a débuté il y a quatre ans. Elle est aujourd'hui une des étoiles les plus en vue au firmament cinématographique. Elle dit recevoir en moyenne, par jour, un millier de lettres d'admirateurs, ce qui montre à quel point elle est populaire. Voici son histoire :

Le 3 août 1905 naquit à Durango (Mexique) une fille d'une excellente famille qui fut prénommée Dolores. On dit qu'il apparut, cette nuit-là, une nouvelle étoile dans le ciel, mais faut-il le croire ? La jeune Dolores Ansunola, fille unique, vit s'écouler sa plus tendre enfance dans le milieu sain et laborieux d'un vaste ranch que possédaient ses parents. Ceci-ci, pour des raisons d'ordre financier, émigrèrent bientôt à Mexico. A l'âge de sept ans, Dolores fut admise au couvent Saint-Joseph, où elle devait demeurer huit ans, mais fit entre temps un voyage en Europe et fut, en 1921, présentée aux Souverains espagnols. Peu de temps après sa sortie du couvent, elle débuta, avec l'assentiment de sa famille, dans la carrière dont elle rêvait depuis longtemps : danseuse, une fois modeste, dit-elle alors. Sa grâce, sa souplesse, en plus de sa beauté, la firent remarquer et elle acquit rapidement une renommée enviable dans l'art chorégraphique. Son mariage avec James Martínez del Rio lui donna le nom qui allait devenir célèbre. Lors d'un souper, des vedettes cinématographiques, amis de l'artiste,

Dans La Danse rouge, Dolores del Rio, qui visite son père à la prison, porte sur son visage toute la détresse, toute la tendresse humaines.



Voici une bien jolie composition de Edwin Carewe avec Dolores del Rio, dans Evangéline, que nous verrons cet hiver à Paris.

à son égard. On n'ignore pas que cette façon d'agir pour lancer une vedette est commune en Amérique. Beaucoup de futures étoiles fréquemment sur elles des histoires scandaleuses à mensongères, mais elles doivent s'y soumettre ; c'est là une rançon de la gloire.

Je cite péle-mêle les films de la brune vedette : Résurrection, un des films préférés de l'ardente Dolores où elle paraissait aux côtés de Rod la Rocque ; La Danse rouge, Passions d'Espagne avec Victor Mac Laglen, ce costaud sympathique ; Châteaux de Sable, Vengeance, Revanche, La Pièce de 98 que Clarence Brown réalisa au milieu d'énormes difficultés occasionnées par le froid ; Ramona. On remarque que le début de cette bande se déroule dans l'atmosphère du ranch où s'écoula la prime jeunesse de la star, dont le dernier film en date est Evangéline, tiré d'un poème de Longfellow. J'attends cette dernière œuvre avec impatience, mais sans crainte de déceptions.

Les rares instants de loisirs de la vedette sont consacrés à la danse, sa distraction toujours préférée. Son compatriote et ami Ramon Navarro est son cavalier habituel.

Contrairement à la plupart des stars qui se disent sportives accomplies, celle-ci déclare avec franchise ne pas l'être du tout. A l'entendre, le film parlant n'a nul avenir. S'il vous plaît, mademoiselle... Au contraire, mademoiselle, sa voix de soprano fort agréable a même été enregistrée pour des disques de gramophone. Lors de la prise de vue de certaines scènes de Vengeance, la star mexicaine, pour mieux s'inspirer dans son jeu, s'est servie d'un phono jouant ses propres disques. L'excellent procédé de s'inspirer par la musique est fréquemment employé, surtout en Amérique. Au dire des artistes, cette méthode produit de bons résultats.

L'époux de Dolores, James Martínez del Rio, diplomate mexicain résidant à Berlin, est mort dernièrement, ce dont la talentueuse étoile se montra fort affligée.

H. NORDHOFF.



PHOTO WIDE WORLD
June Collyer

COMMENT ILS ONT COMMENCÉ !

30.000 dollars par semaine, deux « Cadillac », une villa avec piscine et terrain de golf, un yacht de 21 mètres, des collections d'art, etc., etc. — Voici le présent, celui qui éblouit et fait frémir d'envie les petits jeunes gens. Mais le passé, le commencement, n'est pas aussi brillant et somptueux.

Lou Chaney, par exemple, a commencé sa carrière comme simple guide. Il faisait visiter aux touristes les abattoirs, la centrale électrique, la morgue, puis il entra au théâtre.

William Haines était employé d'une compagnie d'assurance. Un jour, il eut la chance d'assurer les jambes d'une petite danseuse d'une grande compagnie cinématographique. L'ami de la danseuse était le second assistant du metteur en scène. La carrière de Haines était faite : quelques années plus tard il devenait acteur de cinéma.

John Gilbert vendait des pneus pour le compte d'une fabrique de caoutchouc. Tout alla bien jusqu'au jour où les stocks de caoutchouc brut à Londres, à New-York et à Valparaiso furent disproportionnés à la demande de la consommation continentale. John Gilbert fut renvoyé avec un superbe certificat et six dollars dans la poche.

CINÉMONDE ORGANISE UN GRAND CONCOURS D'ABONNEMENTS

Amis lecteurs, prenez part au Grand Concours d'abonnements que nous instituons aujourd'hui. Il est très simple et très intéressant. Ce concours est ouvert à tous nos lecteurs, individuellement; ils pourront y prendre part de la façon suivante :

1^o Nous adresser une demande de carnet d'abonnements, accompagnée de la somme de 10 francs. Un carnet à souches pour 25 abonnements vous sera immédiatement adressé et la somme de 10 francs restera consignée, à valoir sur les futurs abonnements que vous nous transmettrez. Vous pourrez déduire cette somme de 10 francs dès le premier abonnement transmis. Il faut seulement faire le plus grand nombre possible d'abonnés pour un an, six mois, trois mois.

2^o Le classement sera opéré de la façon suivante :

Chaque abonnement d'un an sera gratifié de 3 points, chaque abonnement de six mois, de 2 points, et chaque abonnement de trois mois, de 1 point. Chaque semestre, c'est-à-dire le 1^{er} janvier et le 1^{er} juillet de chaque année, nous totaliserons les points obtenus par chaque lecteur et nous opérerons le classement. Des prix très importants seront répartis de la façon suivante :

- PREMIER PRIX** d'une valeur de 1.000 francs à choisir parmi différents objets (appareils de T.S.F., phonographes, bicyclettes, etc.)
- DEUXIÈME PRIX** d'une valeur de 700 francs
- TROISIÈME PRIX** d'une valeur de 500 francs
- QUATRIÈME PRIX** d'une valeur de 300 francs

Les gagnants auront le droit d'échanger leur prix pour un prix en espèces à 50 o/o de la valeur du prix. Exemple : pour le 1^{er} prix, 500 francs en espèces; pour le 2^e prix, 350 fr., etc. En outre, les 10 premiers classés recevront un agréable souvenir d'une réelle valeur.

Au bout d'une année, c'est-à-dire le 1^{er} janvier 1931, un nouveau classement sera opéré et de nouveaux prix seront affectés à ceux qui nous auront transmis le plus d'abonnements. Nous devons préciser, néanmoins, que, pour que le 1^{er} prix et les autres soient distribués, il faudra que le premier totalise un minimum de 36 points.

Amis lecteurs, nous sommes persuadés que, sans même l'appât du gain, vous vous efforcerez de faire des abonnés à votre Revue favorite. N'oubliez pas qu'en travaillant pour CINÉMONDE c'est pour vous-mêmes que vous travaillez, et qu'en devenant très forts, grâce à de nombreux abonnés, nous pourrions mieux vous satisfaire. Donc, en route pour le Grand Concours ! Nous avons l'espoir que les demandes de carnets vont nous parvenir très nombreuses. Veuillez noter qu'ils se présentent élégamment sous la forme d'un petit carnet de chèques et qu'il est très facile de le porter commodément avec soi.

PRIME POUR TOUTE DEMANDE DE CARNETS

Chaque demande de carnets accompagnée de la somme de 10 francs donnera droit à un de nos magnifiques portraits de la série Photolux, au choix, qui sera expédié gratuitement en même temps que le carnet.

NOUVELLE PRIME AUX ABONNÉS

Rappelons également que chaque abonné a droit à un exemplaire dédicacé du livre de notre directeur, M. Gaston Thierry, *Le Moulin à Images*.



PHOTO WIDE WORLD
Mary Nolan

BOUGEOTTE

La Metro-Goldwyn-Mayer rapporte que, durant les trente-six derniers mois, elle a fait parcourir à ses troupes, comptant au total 481 personnes, une distance de 2.929.000 milles anglais, soit 116 fois le tour du monde. Le matériel transporté pesait 278 tonnes. Il faut observer que les trajets d'un ou deux jours ou au-dessous de cinq cents kilomètres ne sont pas compris dans cette évaluation. Parmi les films tournés sur les grands parcours, nous pouvons citer *Ombres blanches*, *Les Cadets*, *La Piste de 98*, *Le Pâle*, *Les Nouvelles Vierges*, *Hallelujah*, *La Foule*, *Escadre volante*, etc.

BILL HART DANS UN FILM PARLANT

On assure que Bill Hart va revenir à l'écran. Le célèbre héros de tant de films de cow-boys connaît la popularité dans les provinces les plus éloignées d'Amérique. Bill s'est assuré les droits de tous les films qu'il fit, il y a longtemps déjà, et récemment il a recommencé à les projeter avec beaucoup de succès. Il continue à plaire tellement aux foules qu'une société négocie avec lui pour de nouveaux contrats et le rivedra probablement au cinéma dans un film sonore.

VENGEANCE!
grande nouvelle cinégraphique

par **JACK BONHOMME**
correspondant de *Cinémonde*
à Hollywood

La leçon sur les poisons.

L'ACTEUR était là, debout devant la fenêtre grillagée et regardait avec stupefaction cet extraordinaire alignement de flacons. Puis il se retourna vers Zanzi et, l'examinant soigneusement, il découvrit une nouvelle personnalité dans cet homme. Le changement était aussi bien physique que moral. Au cours de la dernière heure, l'extérieur de Ripa s'était transformé. Quelque chose de splendide et heureux qui semblait jusqu'à présent rayonner de toute sa personne paraissait avoir disparu. Il n'y avait plus de lumière dans les yeux de l'homme, mais une sorte de résolution ferme paraissait ressortir du tremblement continu de ses lèvres et de la tension musculaire anormale de son menton. Pour la première fois depuis longtemps, Err Lucien eut peur. Le phénomène le plus étrangement remarquable était peut-être l'effort de voix polie, toujours douce et lente qui était sa manière habituelle. Mais, malgré lui, sa voix était grave.

— Mon cher Lucien (laissez-moi vous appeler Lucien, cela sonne plus français), puisque vous êtes venu de Nice dans l'espoir de me voir (pour qui d'autre auriez-vous pu venir?), je tiens à vous montrer ma collection de poisons. Je suis très heureux que Jeanne vous ait reçu pendant que je me trouvais à la réception de Zanki. C'est une femme agréable, n'est-ce pas? Je suis heureux que ce mal de tête soit passé. Toutefois, j'ai peur que vous ne m'en ayez fait cadeau.

« Eh bien ! maintenant, vous voyez cette bouteille là-haut. Regardez-la bien. Elle m'a été donnée par un homme appelé Potrosky. Le liquide qu'elle contient a servi à débarrasser le monde de la présence d'une certaine dame de la Cour de Russie, la comtesse Romanoff. C'est un poison rapide, soyez-en certain. On ne le sent même pas. Il n'a d'ailleurs pas de goût. Vous pouvez en répandre sur le pain ou dans les aliments, et la personne à qui vous en avez ne vous dérangera pas le lendemain. Vous notez, je pense, qu'il est vert, couleur d'esérance. C'est aussi la couleur du gazon... »

L'homme est sûrement fou, pensa Err, complètement fou. Pourtant il semble raisonner très rapidement ou alors il est venu sans être averti, mais se doutant de quelque chose, car il ne dit pas ce qu'il a entendu, ou ce qu'il a vu. Il semble oublier plutôt rapidement. Ou bien encore, prépare-t-il un dénouement et prend-il son temps pour réfléchir? Cependant il faut se méfier avec de tels caractères.

8.
L'Infaillible.

Aussi Err prit-il la bouteille et l'examina. Ses doigts tremblèrent d'abord. Bientôt cependant il se maîtrisa et fut capable d'écouter attentivement Ripa.

— Très intéressant, n'est-ce pas? disait Ripa.

— Oui, oui certainement, c'est très intéressant.

— Je pensais bien que vous le trouveriez intéressant, ajouta Ripa.

— C'est, comme vous le dites, très intéressant.

— Et je suis sûr, ajouta Ripa, que vous tenez à connaître le nom de ce poison.

— Oh ! oui... oui... quel est-il?

— Son nom, voyez-vous, a quelque rapport avec son histoire. Il a été apporté en Russie de Turquie. Et les Turcs l'appellent « la Lumière qui s'éteint ». Dès que vous en avez une parcelle dans le corps, toute lumière est supprimée pour vous à jamais, quelle que soit votre résistance. Mais les savants russes lui ont donné un meilleur nom que celui-ci, ils l'ont appelé « l'Infaillible ». C'est plus exact, qu'en pensez-vous?

— Oui, certainement, c'est plus exact. On a remarqué que même des gens intelligents, en prison, prennent rapidement l'habitude de répéter machinalement les phrases qu'on leur dicte. Lucien Err pour le moment se sentait lui aussi probablement prisonnier.

— Vous ignorez sans doute comment certains poisons mystérieux agissent sur les gens. Je vais vous le dire. L'effet est variable suivant le système nerveux de chaque personne. Ainsi je prends un homme comme vous. A ce moment Zanzi eut un geste rapide. Sa main presque menaçante, les doigts crispés à l'exception d'un seul, se rapprocha de la poitrine de Lucien Err. Une tempête intérieure bouillonnait dans le petit homme et il lui fallait un exutoire. Prenez un homme tel que vous, dit Ripa, et prenez un poison tel que celui-ci. Quelqu'un qui vous déteste vous oblige à le boire, ou encore vous en verse dans l'un de vos aliments et vous y êtes. Vous avez reçu de la nature un tempérament très sensible. Vous êtes acteur et vous avez l'habitude d'extérioriser toutes vos pensées dans certaines circonstances. Voici ce qui vous arriverait. Brusquement vos mains crispées sur vos jambes et genoux, puis vos doigts se crispent sur vos poignets et descendraient jusqu'à vos pieds, puis, tout à coup, une détente et vous vous écrouleriez, mort. Et veuillez remarquer que durant toute cette petite scène (et toujours ce doigt menaçant, immobile, dirigé sur la poitrine d'Err), vous ne souffriez pas, mais simplement que ce serait un dernier rôle pour vous. Ce que j'appelle une belle mort. L'Infaillible. Quel beau nom!

9.
Le Poignard jaune.

« Maintenant prenez donc cette autre bouteille-là, en haut, le liquide est jaune à l'intérieur, il ne paraît pas dangereux, n'est-ce pas? Il a plutôt l'aspect d'une de ces crèmes innocentes que les droguistes vendent à prix d'or pour réhausser les charmes du sexe faible. Pourtant, il est appelé par les Hindous de Moganeff « le Poignard jaune ». Hein ! le croyez-vous dangereux, l'est-il, je vous le demande? Il l'est, vous pouvez en être certain. Il est plus fort que n'importe quel autre poison connu de mes amis. La mort est pour ainsi dire instantanée. Il n'y a qu'une seule différence entre l'effet qu'il produit et la sensation produite par la mort naturelle : on ressent une souffrance terrible au cœur et au derrière de la tête. Vous (et le doigt menaçant continuait à s'agiter de haut en bas) avez la sensation qu'un poignard vous entre dans le corps dans ces deux endroits à la fois.

— Et puis plus rien que du noir, car vous n'êtes plus de ce monde.

Err, visiblement, faisait un effort tel qu'il n'en avait jamais fait. Il cherchait à rester calme. Il aurait voulu pouvoir appeler au secours, ou encore se précipiter vers la porte pour recouvrer sa liberté en bousculant le petit homme.

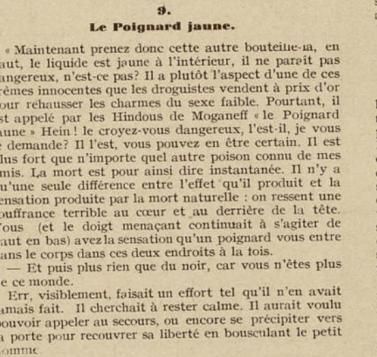


PHOTO WIDE WORLD
Carlotta King

L'hiver, dit-on, sera cette année aussi rigoureux que celui de 1830. Carlotta King prend ses précautions dès à présent.

Mais il aurait réveillé Jeanne et, peut-être, à la suite de la discussion qui n'aurait pas manqué de se produire, aurait-il perdu sa dernière chance de la conquérir. Il s'était déjà rendu compte que les barreaux derrière lui étaient plus forts que ses poings nus. Il semblait bien d'ailleurs qu'ils eussent été placés là précisément dans le but d'empêcher toute vaine tentative, comme celle qui venait de lui traverser l'esprit.

Non, il n'y avait rien à faire, et toute tentative de s'échapper serait pure folie. Rien à faire, qu'à rester là avec Zanzi et à attendre le dénouement.

10.
Le Serpent rouge.

« Dans ce coin nous avons « le Serpent ». Sa couleur est rouge. Vous n'avez, je pense, jamais vu de serpent rouge. Moi non plus. Mais si vous arrivait d'absorber ce poison, vous comprendriez pourquoi on l'a appelé ainsi. D'abord c'est un poison lent. Comme celui du venin, son effet est immédiat. Mais il vous pénètre dans tout le corps, des doigts de pieds au sommet de la tête. C'est comme si une centaine d'épingles électriques vous entraient dans la chair au même instant. Vous essayez de bouger et vos souffrances augmentent. Vous restez immobile. La souffrance cesse un moment et après cet arrêt qui semble divin, juste au moment où vous pouvez vous croire sauvé, cela reprend. Au bout d'un instant, vous vous roulez par terre. Dix minutes d'une terrifiante agonie. De rouge, votre peau devient bleue. Brusquement, un nouvel arrêt, et enfin un dernier coup au cœur. Vous n'êtes plus, plus rien... »

Et toujours ce doigt de Ripa continuait à tapoter la poitrine d'Err comme un piano. Les minutes passaient lentement, aussi longues que des heures. Les deux hommes haletaient. Derrière eux, devant eux, à leur droite et à leur gauche, toutes ces sortes de morts dans ces bouteilles de forme et de couleur différentes. Et ni des larmes, ni des chansons, ni des rires ne pouvaient modifier la situation et transformer le tragique en grotesque, le mélodrame en vaudeville. Au-dessus, dans sa chambre, Jeanne dormait.

11.
Le Monstre.

Maintenant, laissez-moi encore vous faire l'histoire de celui-ci. Comme vous voyez, l'inscription sur l'étiquette est rédigée en japonais. Traduite, elle signifie « le Monstre ». Figurez-vous que vous vous trouvez la nuit dans une forêt, vous trebuchez sur un arbre mort, et à ce moment vous entendez un bruit de formidable galopade. C'est un éléphant qui rentre, ou qui a peut-être un tigre sur le dos qui lui laboure l'échine de ses griffes et le dévore vivant. Dans sa course rapide, il vous piétine. Les différentes parties de votre corps perdent la vie au même instant. Vous êtes aplati dans la terre humide. « Le Monstre » vous aplatit de la même manière. Mais c'est à l'intérieur de vous-même que l'atroce secousse se produit. Vous avez l'impression que chacun de vos membres est arraché. Vous ne pouvez plus vous soutenir. Vous trebuchez. En vain vous essayez de réagir. Vous tombez. Vous êtes mort. »

Peut-être Ripa en avait-il assez de ce petit jeu. Il se faisait tard. Minuit avait sonné trois fois dans la grande pièce derrière la porte fermée. La soirée avait été particulièrement exténuante pour le petit homme. Quel qu'il fût, le motif qui le décidait à rester là était difficile à comprendre. Il remplaça la bouteille sur le rayon qui se trouvait derrière lui. Puis il prit une autre bouteille sur le plancher et la plaça à côté de la première. Enfin, se dirigeant vers la porte, il se tourna une fois de plus vers Err et lui dit :

« Vous voyez que les poisons sont extrêmement intéressants. Je suis certain que vous êtes heureux de vous y reconnaître un peu. Qui sait? Peut-être votre science de fraîche date à cet égard vous sera-t-elle utile? On ne sait jamais. Je vous souhaite bonne nuit. Je vais vous montrer le chemin de la porte : je ne tiens pas à réveiller ma femme. Vous terminiez demain. Jeanne viendra avec moi. Nous vous verrons donc au studio. Suivez-moi, je vous prie. »

Des portes s'ouvrirent silencieusement. Des pas sur les tapis de velours. L'air froid de la nuit. Une poignée de mains. Une porte qui se ferme. Une ombre descendant le sentier vers le derrière du château où se trouvent les autos. Une autre ombre gravissant les degrés du perron. Une lampe qui s'éteint sur le balcon. Une autre porte qui s'ouvre et se referme. Tout est maintenant silence dans la vaste demeure.

A peine la voiture engagée sur la route de Nice, une auto cachée dans les fourrés démarra elle aussi dans la direction de la grande ville. Son conducteur se parlait à lui-même comme l'on fait quelquefois lorsqu'on vient d'être soulagé d'un grand poids sur la poitrine.

« Bon, je suis très heureux que rien ne soit arrivé à mon jeune premier. Je ne pouvais me faire à l'idée de monter là-haut et tomber au milieu d'une bataille ou d'une affaire d'empoisonnement. Je suis aussi très heureux pour Zanzi. Ouf ! L'alerte a été chaude. Filons ! »

(A Suivre.)



Danielle Parola

MON RÊVE !! POSSÉDER UN
COFFRET BABANI !!

DANIELE PAROLA
la jeune étoile du
Cinéma Français
Photo Studio Lorelle

LA CHARMANTE ARTISTE traduit par ces mots l'expression de ravissement qui sera celui de chaque femme comblée, parce qu'un de ses attentifs comme on disait au "Grand Siècle", aura su présenter son vœu le plus cher.

LE COFFRET "BABANI" est en effet une pure merveille, qu'il s'agisse du coffret exotique contenant les douze extraits suivants :

AMBRE DE "DELHI" - "Saigon" - "Afghani" - "Chypre Egyptien" - "Sousouki" - "Ligiea" - "Jasmin de Corée" - "Ming" - "Yasmak" - "Ceillet du Japon" - "Rose Gullistan" - "Just a Dash".

SOIT, DU COFFRET DE BEAUTÉ "HINDOU" contenant tout ce qui est indispensable pour parfaire aux soins de la beauté féminine. La qualité absolument unique de la crème Hindoue est incomparable, toute femme soucieuse d'entretenir la fraîcheur et l'éclat de son teint doit l'utiliser.

LE "ROUGE POUR LES LÈVRES", le "Fard pour le visage", la "Poudre de riz" parfumée à l'"Ambre de Delhi" sont des produits absolument uniques pour lesquels les chimistes occidentaux ont raffiné encore sur la science des mystérieux chercheurs de l'Orient.

LE VAPORISATEUR "BABANI" qui est l'ornement indispensable de tout boudoir féminin, complète avec un flacon du fameux extrait l'"Ambre de Delhi", ce délicieux coffret. Que ce soit pour son parfum ou pour les soins de son visage, chaque femme a son secret, le combine et s'y tient pour un temps : mais les recherches sont parfois longues, tandis qu'avec le coffret "Babani" elle n'a plus qu'à choisir sûre d'y trouver le complément indispensable à sa beauté.

LE COFFRET DE BEAUTÉ "HINDOU" contenant les six articles énumérés ci-dessus sera expédié contre la somme de 150 frs, franco de port et d'emballage. - Voir dessin ci-contre.

LE MÊME COFFRET "WEEK END" contenant seulement trois échantillons : la Poudre de Riz à l'"Ambre de Delhi", la Crème Hindoue, l'Extrait "Ambre de Delhi" sera expédié contre la somme de 22 frs, franco de port et d'emballage. - Voir dessin ci-dessous.

DANS VOS COMMANDES, indiquez pour la poudre la teinte que vous désirez : "Ocre clair", "Ocre foncé", "Blanche", "Naturelle", "Rachel".

IL NE SERA FAIT aucun envoi contre-remboursement, seuls sont acceptés : mandats, chèques ou espèces.

LE COFFRET DE BEAUTÉ "HINDOU" étant un article vendu exceptionnellement en "réclame", il n'en sera expédié qu'un seul par personne.



Le coffret contenant les 12 extraits énumérés ci-contre, le coffret complet franco de port et d'emballage Frs. 165

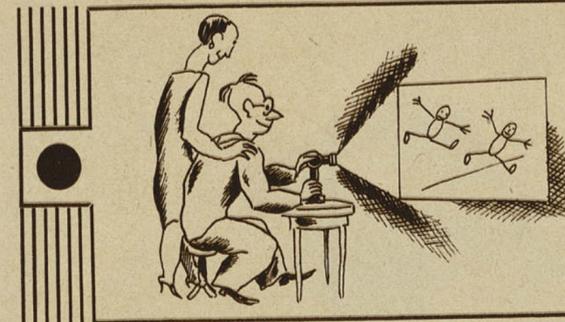


Coffret de Beauté "HINDOU" le coffret complet Franco de port et d'emballage Francs 150.



B A B A N I
98 BIS BOULEVARD HAUSSMANN
PARIS

Une idée géniale de notre ami Marcel Arnac



à mon humble avis, la revue idéale de cinéma devrait se présenter sous la forme d'une bobine qu'on achèterait au premier kiosque venu et qu'on projèterait chez soi, sur son petit écran personnel.
ainsi conçu, Cinémonde n'aurait pas volé son titre de journal bien vivant ! chaque numéro comprendrait des actualités, une star dans l'actualité, un petit feuilleton sonore, et, naturellement, des dessins animés de Marcel Arnac

"Cinémonde" vu de Berlin

Ein Jahr Cinémonde.
Gaston Thierry und sein Mitarbeiter Nath Lambert präsentieren jetzt in einem außerordentlich geschmackvollen, westdeutschen Bande den 1. Jahrgang ihrer Berliner Zeitschrift "Cinémonde". Seit Oktober 1928 erscheint die Zeitschrift, deren Silberjubiläum und Idenität sich in einem Jahr intensiver Arbeit für den europäischen Zuschauer für den französischen durchgesetzt hat.
Man findet "Cinémonde" überall in Europa, wo für gemeinsame europäische Verlegerische Zeitschriften eine reiche Ausstattung in "Cinémonde" aber Thierry's Arbeit der Zeitschrift das man in der Zeitschrift ist ein vollwertiges, wertvolles, interessantes, und fast ausschließlich aus der ersten Hand der Zeitschrift. Diese Zeitschrift ist ein wertvolles, interessantes, und fast ausschließlich aus der ersten Hand der Zeitschrift. Diese Zeitschrift ist ein wertvolles, interessantes, und fast ausschließlich aus der ersten Hand der Zeitschrift.

"Cinémonde" et les jeunes

Cinémonde a toujours soutenu les jeunes réalisateurs de films dans leur lutte pour un cinéma propre et libre. Tous ceux parmi les jeunes qui ne s'amusaient point à épater inutilement le public, travaillent vraiment et sincèrement, sont sûrs de trouver l'aide de notre revue. Cinémonde a parlé du *Chien Andalou*, ce seul exemple de cinéma moralement courageux jusqu'au bout, affranchi de tout préjugé, de toute convention et réalisé de si éclatante façon. De *Paris-Cinéma*, le beau et simple documentaire de Pierre Chenal. De la *Zône*, de Georges Lacombe, petit film plein de pittoresque, de poésie un peu ingénue. Des *Nuits diaboliques* d'Eugène Deslaw, excellent, et de *Montparnasse*, du même... moins bon. Des *Mystères du Château de Dé* où Man Ray s'est amusé à parodier Musset et a donné une si belle mesure de son talent photographique, pictural. De *Paris la Nuit*, de Man Ray encore, où la ville revêt avec ses feux chantants et le grouillis de ses femmes. De *Paris-Express* de Marcel Duhamel. De *Quand les épis se courbent* de Jean Deville, qui contient des photographies excellentes.
Cinémonde souhaite aux jeunes une prompte et brillante réussite. M. G.

Un film sur "Cinémonde"

Notre ami Pierre Chenal, le dessinateur de talent bien connu, a tourné un court documentaire (200 mètres) sur *Cinémonde*, qui est édité par les Films-Omega. Cela se nomme *Un grand illustré moderne*.
Pierre Chenal s'est amusé à montrer tout le processus compliqué et mystérieux de l'élaboration d'un de ces grands journaux à images qui atteignent chaque semaine des millions de lecteurs. L'imprimerie de notre revue constitue le « clou » de ce film. Chenal fait passer l'œil du spectateur parmi les machines, s'accrocher aux roues, aux bielles, tourner avec la rotative, sauter, danser. Et voilà que la revue est imprimée. Des lecteurs se l'arrachent. A pleines poignées elle lance des images dans tant d'yeux avides. Le film de Pierre Chenal passera dans de nombreuses salles françaises et dans plusieurs pays d'Europe.

le bain
Ma Mousse fait maigrir
rapidement et sans danger

Rigoureusement surveillé par l'Institut Médical de Stockholm, sous le contrôle de la FACULTE DE MEDECINE, le véritable bain moussoux Suédois Syffid, tout en faisant perdre de 3 à 4 kilos par mois est absolument INOFFENSIF, FORTIFIANT, BIENFAISANT. Recommandé aux personnes ayant la peau très sensible.

Pharmaciens - Parfumeurs
Herboristes
Grands Magasins, etc.

DÉPOT : 57, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris
TÉL. TRINITÉ 07-72

Chaque être a sa personnalité et son charme.
Le talent de l'Artiste Photographe
ROGINSKY
consiste à les mettre en valeur.
Voyez-le à son studio
53, AVENUE DES TERNES
une visite vous convaincra.
Une remise de 10% est réservée à nos lecteurs. TÉLÉPHONE : GALVANI 57-52

Mlle Simone Helliard, de l'Athénée.

Qui donc prétend que tout augmente, quand STORM, 73, rue de la Victoire, vend des imperméables caoutchouc, depuis 40 fr., gabardine, depuis 50 fr. et soie, depuis 80 fr. ?
Il faut aller le voir pour le croire.

LES SIÈGES BEAUMARCHAIS
Fabrique de fauteuils depuis 180 francs
Demandez le catalogue franco
113, Boul. Beaumarchais PARIS
(Coin rue Pont-aux-Choux, au fond de la cour.)
Ouvert le samedi toute la journée.

RÉDACTION - ADMINISTRATION : 138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8e)
Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98
Compte Chèques postaux Paris 1299-15.
R. C. Seine 233-237 B
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
Le Gérant : GASTON THIERRY.

TARIF DES ABONNEMENTS :
FRANCE : (tarif A réduit) : 3 mois, 22 fr. ; 6 mois, 40 fr. ; 1 an, 75 fr.
ETRANGER : Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois, 24 francs ; 6 mois, 46 fr. ; 1 an, 90 fr.
Danemark, États-Unis, Les abonnements partent du 1^{er} et du 3^{er} jeudi de chaque mois.

REPRESENTANTS GENERAUX
GRANDE-BRETAGNE : Dolorès Gilbert, Tudor House, 36, Armitage Road, Golders Green, N. W. 11.
ALLEMAGNE : A. Kossowsky, Reichskanzler platz, 5, Charlottenburg, Berlin W. Tel. Westend 242.
ETATS-UNIS : Jacques Lory, 1726 Chirokoe Av., Hollywood, California.
GRAV. ET IMP. DESFOSSÉS-NEOGRAVURE



LE MARIAGE N'A RIEN ENLEVE A L'ENTRAIN ENDIABLE DE JOAN CRAWFORD